

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

L'HABITANT DE LA GUADELOUPE

MERCIER, LOUIS SÉBASTIEN

Drame — 1786

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

PERSONNAGES

VANGLENNE	147 répliques
MADAME DORTIGNI	115 répliques
MADAME MILVILLE	111 répliques
DORTIGNI	103 répliques
MULSON	56 répliques
BRIGITTE	22 répliques
PLUSIEURS LAQUAIS	2 répliques
UN DOMESTIQUE	1 répliques

*Personnages muets & suite : MONSIEUR DORTIGNI, DEUX ENFANS en bas âge, UN
NOTAIRE*

SOMMAIRE

 Cliquez sur un acte pour y accéder directement

ACTE I	5
ACTE II	41
ACTE III	74

ACTE I

SCÈNE PREMIÈRE

Monsieur Dortigny, Madame Dortigny.

(Monsieur Dortigny est devant un secrétaire couvert de papiers. Madame Dortigny en déshabillé et dans une chaise longue.)

DORTIGNI

Vous perdîtes beaucoup au jeu hier, Madame, je ne vous confierai plus mon argent.

MADAME DORTIGNI

Que vous êtes maussade !... Vous ne tenez pas compte des jours où je gagne.

5

DORTIGNI

Il ne faut jamais perdre, Madame.... Entendez- vous ?

MADAME DORTIGNI

Vous ne risquez rien de m'avancer pour aujourd'hui cent louis. Je jouerai avec Artémise : c'est la folle la plus étourdie.... Donnez-moi cent louis, vous dis-je, je vous réponds que j'en gagnerai mille, et nous serons de moitié.

10

DORTIGNI

A la bonne heure : choisissez vos adversaires ; ne jouez point avec ces gens froids, réservés, attentifs, qui observent tous les coups, faites la partie des têtes évaporées, des gens distraits..... Voilà les bons joueurs.

MADAME DORTIGNI

Oh ! Laissez-moi faire.

DORTIGNI

Mais, madame, il est temps que je vous fasse une très - sérieuse réprimande sur l'excès de vos dépenses. 15

MADAME DORTIGNI

Mais, monsieur, faut-il vous répéter ce que je vous ai dit cent fois, que je ne vous ai épousé que pour écarter la gêne sous laquelle j'étais avant de me marier ?

DORTIGNI

Madame, je ne veux vous ravir aucun des privilèges que donne l'état de femme mariée... Allez, courez, voyez le monde, recevez chez vous qui vous voudrez ; mais de grâce, ménagez ma bourse... C'est le point essentiel. 20

MADAME DORTIGNI

Votre extrême économie ne regarde que moi.... Et votre table, monsieur.... Votre table ? 25

DORTIGNI

N'en jouissez-vous pas, madame ?.... J'ai bien des raisons pour me conduire comme je fais. On attire ainsi du monde, on prend un nom, un rang... Vous savez que l'on conclut beaucoup plus d'affaires sans mot dire à table qu'à la bourse.... Mais vos parures, madame, cela est effroyable.

30

MADAME DORTIGNI

Parle-t-on de cela ?

DORTIGNI

Plus de cinq cents louis d'or par an pour des marchandes de modes !

MADAME DORTIGNI

Il faut bien soutenir un luxe nécessaire.

DORTIGNI

Heureusement que rien ne me rebute, et que pour augmenter ma fortune je ne trouve rien de difficile.

35

MADAME DORTIGNI

Je vous seconde de tout mon pouvoir.... Je vous ai ménagé l'affaire du petit marquis.... Lui avez- vous prêté ?

DORTIGNI

Oui.

MADAME DORTIGNI

Avec caution, intérêts d'avance.

DORTIGNI

Oui, madame, et qui plus est, nantissement. Je songe à tout.

40

MADAME DORTIGNI

À merveille.

DORTIGNI

Point d'intendant, vous le savez : je fais valoir moi-même tout mon bien, et j'y veille avec la plus scrupuleuse attention... Mais à quoi sert mon travail obstiné, si vous continuez la dépense énorme ?...

MADAME DORTIGNI

En vérité Monsieur, vos reproches m'excèdent....

45

DORTIGNI

Eh bien parlons d'autre chose. J'ai à vous consulter sur l'affaire importante du petit marquis.... Sur quelle tête placerons-nous l'argent ? Il a été décidé entre nous que ce serait à fonds perdu.

MADAME DORTIGNI

Oui, monsieur, s'il vous plaît... Je le veux...

DORTIGNI

Cherchons un individu bien vivace.

50

MADAME DORTIGNI

Ils sont rares ; mais je vais vous en indiquer un qui me paraît devoir vivre cent ans. Plaçons sur la tête de ce jeune duc.

DORTIGNI

Pourquoi lui plutôt qu'un autre, madame ?

MADAME DORTIGNI

C'est que ce jeune duc est grand chasseur, fort sot, fait beaucoup d'exercice, n'ouvre jamais un livre, et n'ayant rien dans la tête, doit vivre longtemps et en pleine santé.

55

DORTIGNI

J'admire la justesse de votre coup-d'oeil.

MADAME DORTIGNI

C'est, vous dis je, un excellent tempérament, propre à servir de base solide à des rentiers calculateurs.

DORTIGNI

Allons : demain cinquante mille francs sur la tête du jeune duc ; vous m'en répondez, madame.

60

MADAME DORTIGNI

Suivez toujours mes conseils.... Ne hantez jamais que les riches, et point d'autres ; car dans le fond il n'y a rien à gagner qu'avec eux.

DORTIGNI

Je le sais bien.

MADAME DORTIGNI

Des deniers que vous amasserez, vous pourrez bientôt en acheter une terre noble, et vous moquer ensuite de tout le monde.

65

DORTIGNI

C'est bien mon projet.

MADAME DORTIGNI

Ne prenez aucune sorte d'engagement, qu'après y avoir mûrement réfléchi. Soyez en règle, et surtout dans les plus petites choses ? Les grandes se recommandent d'elles-mêmes.

70

DORTIGNI

Parbleu, madame, je n'égare point le moindre petit papier ; car il peut être dans la suite d'une extrême conséquence.... Il y a des gens qui, dans l'effusion de leur âme, écrivent comme des étourdis tout ce qui leur vient en tête, font toutes sortes d'aveux. Ils paient cher leur franchise. Au bout quinze ans une petite lettre, bien conservée, dont ils ne se souviennent seulement pas, sert de preuve contre eux, et on les tient ainsi en respect.... Je garde tout, je numérote tout très exactement.

75

MADAME DORTIGNI

Ainsi fait un homme d'ordre, qui lit dans l'avenir ; il veille sur tout ce qu'il écrit, et sait mettre à profit l'imprudence ou l'indiscrétion de ceux qui ne prévoient rien.

80

DORTIGNI

Ma correspondance est suivie jour par jour, madame ; je vous assure. Tenez, par exemple, voici une lettre curieuse que j'ai retrouvée en révisant mes anciens papiers. Le croiriez-vous ? Elle date de près de seize ans ; elle est d'un mien cousin-germain, qui fut vers ce temps-là chercher la fortune ou plutôt le trépas au Nouveau-Monde.

85

MADAME DORTIGNI

Et comment savez-vous qu'il est mort ?

DORTIGNI

C'est qu'il ne m'a jamais rien demandé, madame.

MADAME DORTIGNI

Oh ! Cela équivaut à un extrait mortuaire.

DORTIGNI

C'était un de ces gens d'esprit qui ne savent point gagner de quoi avoir du pain.

90

MADAME DORTIGNI

Grand esprit, par ma foi !

DORTIGNI

Il brillait à Paris dans les sociétés ; on citait ses bons mots, ses saillies ; il se mêlait de faire des contes agréables, des petits vers ; on l'entendait raisonner surtout ; il dédaignait la fortune, et puis il est mort de misère.

MADAME DORTIGNI

Il me semble qu'il avait assez de ressemblance avec votre chère soeur, qui se pique de connaître les livres et d'être au fait de la littérature... C'est ma ma bête. À propos, avez-vous de ses nouvelles ?

95

DORTIGNI

Oui, elle va mieux ; elle ne m'a rien fait demander, et je l'ai prise au mot.

MADAME DORTIGNI

C'est une précieuse, entendez-vous, et qui m'ennuie étrangement !

100

DORTIGNI

Mais nous ne la voyons plus, et chacun de son côté semble fort satisfait..... Ainsi.....

MADAME DORTIGNI

À son aise.... Elle a l'orgueil de vouloir passer pour une bonne mère, avec ses deux marmots en bas âge, qu'elle mène partout. J'ai bien besoin de cela, moi ! Elle semble dire : voyez comme je les élève, comme je ne les perds pas de vue un seul instant !... Vous ne faites pas de même, ma belle soeur... Oh ! On ne saurait y tenir... D'ailleurs elle est d'un triste ! D'un mélancolique ! Soupirant toujours après son époux défunt.

105

DORTIGNI

Elle a lieu de soupirer : le défunt ne lui a laissé qu'une fortune très modique ; mais elle l'a voulu. Je le lui avais prédit : j'eus beau lui dire dans le temps, il n'est pas riche, ma soeur, prenez-garde ; c'est bien le plus grand défaut qu'un homme puisse avoir. Elle me répondait : il est aimable, il est plein de droiture, il est vertueux. Et avec cette belle tendresse, et ces rares qualités, la voilà reléguée à un quatrième étage ; et je ne sais pas même si, pour subsister, elle n'est pas obligée d'y travailler de ses doigts.

110

115

MADAME DORTIGNI

Bonne leçon pour ces esprits avantageux qui croient en savoir plus que les gens sensés ; qui affichent je ne sais quels sentiments ridicules ; qui ne font point cas des richesses, comme s'il y avait effectivement

quelqu'autre chose de réel dans le monde. Elle fait encore la fière au milieu de sa pauvreté. ¹²⁰

DORTIGNI

Elle l'a toujours été un peu, il est vrai...

MADAME DORTIGNI

Oh bien, qu'elle étale sa dignité et toute sa philosophie chez elle.

SCÈNE II

Monsieur Dortigni, Madame Dortigni ; Un Laquais.

LE LAQUAIS

Monsieur, un homme est là qui attend depuis une demi-heure, et qui demande à vous parler de la part de Monsieur de Vanglenne. ¹²⁵

(Le laquais sort.)

DORTIGNI

Vanglenne !.... Voilà du nouveau : est-ce bien ce nom-là ?... Voyez si vous ne vous seriez pas trompé. C'est le nom du cousin ; mais il y a seize ans que ce nom n'a frappé mon oreille.

MADAME DORTIGNI

Ne voilà-t-il pas votre esprit qui voyage soudain en Amérique après votre très éloigné cousin, parce que vous m'en avez parlé ! Mais n'y a-t-il pas trente noms qui se ressemblent. ¹³⁰

LE LAQUAIS

Monsieur, cet homme dit qu'il a quelque chose à vous communiquer de vive voix de la part de Monsieur de Vanglenne, votre cousin-germain, qu'il a vu dernièrement en Amérique.

135

DORTIGNI

Oh ! Pour le coup, madame, vous le voyez, qu'il l'a vu en Amérique. Il s'agit vraiment de sa personne.... Cela m'étonne !...

MADAME DORTIGNI

Il n'est donc pas mort ?

DORTIGNI

Je ne sais, madame ; mais j'ai toujours des pressentiments de tout ce qui doit m'arriver... Faites entrer... Parbleu ! Je suis curieux...

140

SCÈNE III

Monsieur Dotigni, Madame Dortini, Vanglenne.

(Vanglenne attend pour parler, que le domestique soit sorti.)

DORTIGNI (à part)

Ah, mon Dieu, quel messenger ! Qu'il est sec !

DORTIGNI

Monsieur, parlez ; qu'avez-vous à me dire ?

VANGLENNE

Dieu soit loué, mon cher cousin ! Que j'ai de joie à vous revoir !
M'auriez-vous entièrement oublié ?

145

DORTIGNI

Quoi, monsieur..... Je ne vous remets pas.

VANGLENNE

Je m'appelle Vanglenne... Je suis votre proche parent.

DORTIGNI

Je me souviens, monsieur, d'avoir eu un parent de ce nom ; mais nous
l'avons tous cru mort.

VANGLENNE

Il vit, hélas ! Et c'est moi.

150

DORTIGNI

Il y a si longtemps, monsieur, que vous me pardonnerez de ne me point
rappeler des traits...

VANGLENNE

Oh ! Je vous reconnais bien, moi ; mais je suis bien plus changé que
vous, et cela n'est pas étonnant. Les fatigues, les peines, les chagrins, le
long séjour dans un climat étranger.... Mon ton de voix du moins, au dé-
faut de mes traits...

155

DORTIGNI

Je ne dispute point, monsieur, de l'identité.

VANGLENNE

Je vous ai souvent pressé dans mes bras... Qu'il vous en souviennne, nous fûmes amis.

DORTIGNI

Amitié de collègue, d'enfance... Oui, nous avons souvent polisonné ensemble... Mais à quoi cela revient-il, s'il vous plaît ?... quels ordres, monsieur, avez-vous à me donner ? ¹⁶⁰

VANGLENNE

Je n'en ai point, mon cher cousin... Le pauvre, hélas ! Les reçoit et n'en donne point.

MADAME DORTIGNI (à part)

Oh ! Il va lui demander de l'argent... Je chasse mon portier. Cet animal ! Laisser entrer un pareil homme, malgré mes recommandations journalières... ¹⁶⁵

VANGLENNE

J'étais établi à la Guadeloupe.

DORTIGNI

À la Guadeloupe, soit, monsieur.

VANGLENNE

J'avais amassé quelque chose avec beaucoup de peine.... Daignez prêter l'oreille à ma triste infortune : ayant eu le malheur de perdre ma femme et mon fils, et n'ayant plus rien qui m'attachât à un pays étranger, je ré- ¹⁷⁰

solus de revenir en France. L'amour de la patrie parlait vivement à mon coeur. C'est le dernier sentiment qui s'éteigne.

MADAME DORTIGNI

Ah, quel insupportable début !

175

VANGLENNE

Mon vaisseau chargé de toute ma fortune, modique à la vérité, mais qui satisfaisait à mes désirs, a fait naufrage sur les côtes d'Espagne... J'ai tout perdu ; mon malheur est constaté par les papiers publics. Le vaisseau la Licorne... Dix de mes compagnons de voyage se sont noyés en voulant sauver les malheureux débris de leur fortune.

180

MADAME DORTIGNI

Ils sont après tout fort heureux, puisqu'ils n'avaient plus rien au monde...

VANGLENNE

Vous avez bien raison, madame ; ce ne sont pas les plus à plaindre : j'ai envié plus d'une fois leur sort. Je n'ai gagné Paris qu'avec des peines infinies. Si vous saviez ce que j'ai souffert en route ! Que l'infortune traîne après soi d'humiliations ! Mais je me suis armé de constance et de courage. J'arrive et je m'informe de vous.... Avec quel plaisir j'apprends que vous êtes dans l'aisance ! Que le ciel a béni vos travaux, que vous jouissez en paix...

185

MADAME DORTIGNI

L'aisance ! Qui vous a dit cela, monsieur ? Est-ce qu'on a de la fortune à Paris !... Vous avez donc oublié dans le Nouveau-Monde le train de celui-ci ?

190

VANGLENNE

Pardonnez, madame ; mais cet ameublement, cet hôtel, l'extérieur qui vous environne, tout dit...

MADAME DORTIGNI

Hé bien, monsieur, l'on est comme tout le monde... Vous avez l'admiration emphatique d'un nouveau débarqué.

195

VANGLENNE

Celui qui manque du nécessaire fait, malgré lui, des remarques sur tout ce qui le frappe ; il voit, il sent la distance extrême qui le sépare de ceux qui sont heureux.

MADAME DORTIGNI *(à part)*

Ah ? Je suis sur les épines.... Il n'aura pas l'esprit de le congédier.

200

DORTIGNI

Mais, monsieur, permettez-moi de vous le dire, votre conduite est fort étrange envers nous : vous vous introduisez ici par supercherie ; vous prenez un faux nom, sous le prétexte de nous apporter des nouvelles d'un parent : un pareil subterfuge...

VANGLENNE

J'ai cru, sous cet habit qui ne relève que trop mon indigence, ne devoir point me faire connaître à vos domestiques.... C'est par discrétion, mon cher cousin, par discrétion, je vous l'assure, que j'ai usé de ce moyen qui cachait ma détresse.

205

DORTIGNI

Vous pouviez m'écrire....

VANGLLENNE

Une lettre n'aurait jamais parlé comme ma présence. J'ai conçu plus
d'espoir en venant vous supplier moi-même et vous exposer de vive
voix ma triste et douloureuse situation. 210

DORTIGNI

J'entends : vous m'avez choisi de préférence pour réparer les torts des
éléments. Parce que le sort vous a fait mon cousin, vous ferez naufrage
sur les côtes d'Espagne, et moi j'en serai responsable à Paris... Vous
viendrez au bout de seize ans me dire me voici, secourez-moi. 215

VANGLLENNE

Oui, j'ai cette prière à vous faire.... Je ne vous le déguise point.

MADAME DORTIGNI

Vous aviez donc tout mis sur le même vaisseau ?

VANGLLENNE

Hélas ! Oui, Madame.

MADAME DORTIGNI

Cela est fort imprudent ? Mais vous le fûtes toujours, à ce que j'ai ap-
pris.... Au reste, ce qui est au fond de la mer ne peut pas revenir sur
l'eau à notre commandement ; et malgré tout le désir que nous en au-
rions, nous ne pouvons vous le restituer. 220

VANGLENNE

Je le sais, madame.... Mais... Je peux être encore bon à quelque chose, et je viens implorer votre bienfaisance, votre générosité.

225

DORTIGNI

Dans votre jeunesse, monsieur, vous n'avez voulu rien faire ; vous vous répandiez dans les sociétés brillantes, tandis que les autres, travaillaient assidûment chez le procureur, chez le notaire.... On paie cela tôt ou tard.

VANGLENNE

J'ai eu une jeunesse dissipée, je l'avoue ; je ne suis pas à m'en repentir...

DORTIGNI

Vous êtes parti en laissant force dettes.

230

VANGLENNE (*vivement*)

Elles ont été toutes fidèlement acquittées depuis...

DORTIGNI

Vos déportements ont fait mourir ici votre oncle de chagrin.

VANGLENNE

Permettez-moi de vous le dire, mon cher cousin ! Cela n'est pas.

DORTIGNI

Mais, mais, cela n'est pas : voilà un démenti formel, monsieur.

MADAME DORTIGNI

Cela est bien insolent...

235

VANGLLENNE

Pardonnez, madame, mon dessein n'est pas d'offenser ?

DORTIGNI *(avec courroux)*

Comment, monsieur, oser...

(Il tire un porte-feuille.)

VANGLLENNE

Excusez ; je veux dire seulement, que mon cher oncle m'a donné en tout temps des preuves constantes de son amitié... Il a daigné m'écrire plusieurs fois... J'ai de ses lettres sur moi... En voici que je garde bien précieusement. Vous verrez qu'il m'estimait.

240

DORTIGNI

Je n'ai pas besoin de les voir.

VANGLLENNE

Ses lettres disent que, sans deux enfants qu'il avait, et auxquels il devait comme de raison toute préférence, il m'aurait fait plus de bien : il m'en a fait néanmoins, malgré la distance des lieux, en recommandations, en services, qui obligent plus que l'argent... La mémoire de votre père, mon cher cousin, me sera à jamais chère et sacrée.

245

DORTIGNI

Mon père était d'une facilité coupable quelquefois, j'ose le dire... N'a-t-on pas été obligé de vendre votre patrimoine après votre départ ?

VANGLENNE

Il est vrai, c'était pour acquitter mes folles dettes contractées dans l'étourderie de mon jeune âge.

250

DORTIGNI

Vendre son patrimoine ! Mais on ne pardonne pas cela, monsieur. Vice du coeur ! Libertinage ! Inconduite caractérisée !..... Oublier ses héritiers légitimes et naturels ! Apprenez monsieur, qu'on n'a plus de parents, quand on a vendu son patrimoine.

255

MADAME DORTIGNI *(faisant des noeuds, à part)*

Et vous avez raison.

VANGLENNE

Je ne prétends point leur être à charge, madame, j'implore seulement de l'emploi : pourvu qu'il ne soit pas avilissant, quel qu'il soit, je le prendrai. J'entends un peu les affaires, je suis au fait du change ; mon écriture est convenable ; on sera content de mon intelligence, de mon exactitude.... J'aspire à un modique emploi dans les bureaux de mon cousin, ou bien qu'il daigne me recommander, et je serai bientôt placé.

260

MADAME DORTIGNI

Bientôt placé ! Mais monsieur ignore sans doute qu'il y a des surnuméraires qui servent depuis plusieurs années, qui sont recommandés de toutes parts, et même par les Puissances.

265

DORTIGNI

Il est vrai, monsieur.

MADAME DORTIGNI

On ne peut pas non plus les tuer pour vous faire place. Chacun son tour, et le nombre des solliciteurs est immense.

DORTIGNI

À l'infini.

MADAME DORTIGNI

D'un coup de pied sur le pavé de Paris, l'on fait naître un régiment de
clercs, de commis, de secrétaires, de scribes. 270

DORTIGNI

On en a cent pour un, qui vous assiègent.

MADAME DORTIGNI

Les gens du Nouveau-Monde ne doivent point ôter le pain à ceux de celui-ci.... Tout reflue sur la capitale, et de là sur la finance.

VANGLENNE

Oh, madame ! J'intercède un emploi qui ne nuise à personne : il y en a de tant de sortes ! Mais si le service se mesure au besoin, personne en ce moment n'est plus pressé que moi.... J'implore cette faveur avec le plus vif empressement, parce que, madame.... Non, je ne rougirai point d'en faire l'aveu, mon travail est le seul gage de ma subsistance.... Je ne recourrai point à des gémissements pour vous attendrir... Demain je
manque de pain, si ce soir votre générosité ne me met à portée d'en ga- 280

gner.... Je n'ai que vous de parents dans cette immense ville que je ne reconnais plus.... Je me consacre à tout ; mais au nom de Dieu, soulagez-moi dans ce moment.

DORTIGNI (*bas à sa femme*)

Je vais me débarrasser de lui, et lui donner un écu de six livres.

285

MADAME DORTIGNI (*l'arrêtant*)

Non, non.... Voilà le langage accoutumé de tous ces mendiants... Congédiez-le promptement et avec fermeté... Qu'ai-je besoin moi, d'une pareille entrevue ?... Joli parent par ma foi !

DORTIGNI

Allons, monsieur, l'on verra... Je parlerai, je vous le promets... Repassez... Repassez...

290

VANGLENNE

Vous parlerez pour moi ? Vous me permettez de repasser ?

DORTIGNI

Oui, je parlerai.

VANGLENNE

Ah ! Ne trompez pas mon espérance : elle n'est fondée que sur les promesses que vous avez la bonté de me faire. Mais si ces promesses ne devaient pas se réaliser, il vaudrait mieux me présenter sur-le-champ la triste vérité, toute cruelle quelle serait : car je ne m'attacherais plus à un fantôme d'espérance...

295

DORTIGNI

Je ferai l'impossible, je remuerai ciel et terre ; et s'il se présente quelque chose, on vous le fera dire.

VANGLENNE

Vous remuerez ciel et terre !..... Mais il faut pour cela, monsieur, que vous sachiez ma demeure. 300

DORTIGNI

Ah !... Oui... Oui... Eh bien, votre demeure ?...

VANGLENNE

Rue de la Huchette, au Cadran bleu.

MADAME DORTIGNI

Rue de la Huchette ! Quelle horreur !... Peut-on demeurer rue de la Huchette !... Il ne s'en ira pas. 305

VANGLENNE

Voulez-vous que je vous l'écrive, de peur que votre mémoire ?...

DORTIGNI

Non, je la retiendrai très bien.

VANGLENNE

Vous la retiendrez, malgré vos grandes, vos importantes affaires ?

DORTIGNI

Oui... Oui... Oui...

(Il salue comme pour s'en aller.)

VANGLENNE

Allons, je cesse de vous importuner.

310

MADAME DORTIGNI

Enfin nous en voilà quittes... Il revient... Ah, quel supplice !... Je n'y tiens plus.

VANGLENNE *(revenant sur ses pas)*

Mais, monsieur, avant de sortir, j'ai une chose à vous demander, et que vous pouvez du moins m'accorder sur-le-champ.

DORTIGNI *(avec humeur)*

Point de préambule, monsieur : voyons.... De grâce, finissons.

315

VANGLENNE

Donnez-moi, je vous en supplie, l'adresse de ma cousine, de votre chère soeur, que j'ai vue enfant, et qui semblait dès lors douée d'un coeur noble et compatissant.

DORTIGNI

Il y a longtemps qu'on ne l'a vue ici, monsieur ; elle ne cultive point ses parents, elle vit singulièrement... D'ailleurs, que pouvez-vous attendre d'elle ? Elle mène une vie fort obscure, isolée, veuve, ayant deux enfants sur les bras.

320

VANGLENNE *(avec intérêt)*

Elle a deux enfants ! Ah ! Tant mieux.

DORTIGNI

Comment, tant mieux !.... Et qu'est-ce que cela vous fait ?

VANGLENNE

Je voulais dire que je serai bien charmé de les voir, de les embrasser,
de... Je vous demande son adresse avec la plus vive instance. 325

DORTIGNI

Mon portier vous la donnera : vous voulez faire cette démarche, soit ;
ou vous a prévenu que vous n'en serez pas plus avancé ; vous perdrez
vos pas ; elle est absolument hors d'état de pouvoir rien faire pour vous.

VANGLENNE

Si elle est pauvre, si elle ne peut rien, nous nous attendrions du moins
ensemble : elle a connu l'infortune ; elle sera sensible à la mienne... Je
vais donc demander au portier son adresse de votre part. 330

DORTIGNI

Allez, j'ai quelques affaires pressantes en ce moment, vous voudrez
bien...

(À voix basse.)

(Madame Dortigni secoue la tête.)

(À Madame Dortigni.)

(Monsieur Dortigni pousse, pour ainsi dire, Vanglenne hors de chez lui, tandis que Mulson entre ; de sorte que les deux personnages se rencontrent face à face.)

VANGLLENNE *(marche à reculons)*

Pardonnez à mes importunités... Je suis plongé dans la plus affreuse
peine. Si vous pouviez faire en ma faveur le moindre effort... Rien.... Al-³³⁵
lons... Le vrai courage consiste à savoir souffrir avec résignation ; je
suis homme, et j'en conserverai la dignité. Pardonnez, madame, si j'ai
osé me présenter chez vous de cette manière. On a toujours mauvaise
grâce, quand le coeur est dans la peine. Me convenait-il de venir attris-
ter les douceurs de votre vie !... Je souhaite, monsieur, que vous ne³⁴⁰
connaissiez jamais combien il est douloureux de tomber tout-à-coup
dans l'indigence : je vous ai décelé ma misère ; mais si vous m'êtes se-
courageable, du moins par vos recommandations ; si vous ne me trompez
pas dans la promesse que vous m'avez faite, vous n'aurez pas abusé du³⁴⁵
respect qu'on doit aux infortunés... Je me retire....

SCÈNE IV

Dortigni, Madame Dortigni, Mulson.

(Mulson en habit galonné, canne à pomme d'or, en entrant regarde fixement Vanglenne, recule, regarde, recule encore.)

MULSON *(à part)*

En croirai-je mes yeux ? Dourville à Paris.

DORTIGNI *(à part)*

Mes recommandations seraient, ma foi, bien placées !... Je donnerai mes
ordres pour qu'on lui ferme la porte. C'est bien pour la dernière fois que
j'y serai pris.³⁵⁰

MULSON (*regardant sortir Vanglenne*)

C'est parbleu lui !

DORTIGNI

Vous venez me délivrer à propos.... Que n'êtes-vous arrivé il y a une demi-heure !

MULSON (*à part*)

On le congédie froidement, on ne le reconduit seulement pas, on le sa-
lue à peine. Me serai-je trompé ? 355

DORTIGNI

Eh bien, les effets à combien ?... Je suis impatient...

(*Allant à la porte.*)

MULSON

Attendez. Mais c'est lui, il n'y a pas à en douter ; c'est lui-même sous cet habit...

DORTIGNI

Et les actions baissent-elles ?

360

MULSON

Connaissez-vous cet homme qui sort de chez vous ?

DORTIGNI

Faiblement.

MULSON

Oh ! Je le vois bien.

DORTIGNI

À combien sur Hambourg ?

MULSON

Cent quatre-vingt cinq.... Mais cela est incroyable....

365

DORTIGNI

Mais que dites-vous, incroyable ? C'est le cours ordinaire....

MULSON

Madame, je vous salue ; pardonnez, j'avais quelque chose en tête.

DORTIGNI

Et les actions ? Je vous l'ai déjà demandé...

MULSON

Elles baissent.

DORTIGNI

Bon ! Que ne disiez-vous tout de suite, nous en achèterons ?

370

MULSON

Dites-moi, vous ne saviez donc pas à qui vous parliez tout-à-l'heure ?

DORTIGNI

Pardonnez-moi.

MULSON

Et vous ne reconduisez pas respectueusement un tel personnage ?

DORTIGNI

Vous voulez rire.

MULSON

Non, parbleu, je ne ris pas.

375

DORTIGNI

À combien sur Livourne ?

MULSON

Quatre-vingt-dix-huit.... Mais votre conduite envers ce particulier a droit de m'étonner.... Je mettrais ma main au feu que vous ne le connaissez pas.

DORTIGNI

Je vous dis que je le connais.... À combien sur Amsterdam ?

380

MULSON

Cinquante-quatre.... Et vous le traitez ainsi... Un des plus riches particuliers du royaume ?

DORTIGNI

Vous avez des visions, mon cher Mulson. Avez-vous remarqué son habit ?

MULSON

Oui, son habit m'a un peu surpris ; mais il est original dans sa conduite,³⁸⁵ et cela n'empêche point que sous cet habit ce ne soit le fameux Dourville de la Guadeloupe.

DORTIGNI (*riant*)

Ah, ah, ah ! Comme vous vous méprenez, mon cher ! Cet homme se nomme Vanglenne, et sa fortune est des plus minces.

MULSON

Vanglenne ou Dourville ; le nom n'importe, je connais l'individu, et cet individu est riche et opulent.³⁹⁰

DORTIGNI

Et moi je vous dis que cet homme est dans l'indigence la plus extrême.

MULSON

Je soutiens, moi, le contraire.

DORTIGNI

C'est un gueux, vous dis-je.

MULSON (*vivement*)

Vous ne le connaissez pas ; et je le connais, moi... Il a été marié deux
fois ; il est veuf depuis dix-huit mois, n'a point d'enfants, et jouit d'une
fortune immense. 395

MADAME DORTIGNI (*se levant*)

Une fortune immense ! Point d'enfants !

MULSON

Oui, madame, point d'enfants, et d'une fortune immense. Je l'ai vu il y a
trois ans pendant quatre mois à la Guadeloupe, et je vous réponds qu'il
ma reconnu. Mais il a baissé les yeux, je ne sais pourquoi, comme pour 400
ne pas me reconnaître.

MADAME DORTIGNI

Oh ! Nous y sommes. Vous ne savez pas pourquoi... Eh bien, je vais
vous le dire ; c'est que cet homme riche de vos libéralités venait à la
lettre de nous demander des secours. 405

MULSON

Il a voulu se divertir. Mais il est plus riche à lui seul, que vous et tous
vos voisins.

DORTIGNI

Faut-il vous dissuader entièrement ? Car cela m'impatiente à la fin. Ap-
prenez que cet homme est mien cousin, que Dieu confonde, et qui me
tombe sur les bras, arrivant en effet de l'Amérique, après seize ans
d'absence. 410

MULSON

C'est votre cousin ?

DORTIGNI

Oui.

MULSON

Eh bien, il venait pour vous éprouver.

MADAME DORTIGNI

Nous éprouver ?

415

MULSON

C'est dans son caractère... Dans sa vie il a fait vingt tours de cette es-
pèce, et tous plus plaisants le uns que les autres.

MADAME DORTIGNI *(avec la plus grande inquiétude)*

Monsieur Mulson ! Monsieur Mulson !...

MULSON

Je vous assure, madame, sur mon honneur, que votre cousin est le négo-
ciant de la Guadeloupe qui jouit du plus grand crédit. J'ai fait person-
nelle ment quelques affaires avec lui, il y a trois ans. Je n'avais pas en-
core l'honneur de vous connaître.... J'ai négocié de son papier.... Papier
doré, ma foi....

420

MADAME DORTIGNI

Serait-il possible ? Ah ! Je frissonne.... Vous l'avez vu à Guadeloupe ! Il
y avait donc changé de nom ?

425

MULSON

Il s'y nommait Dourville... Mais que fait le nom, quand la personne est la même ?

DORTIGNI

Je le croyais mort depuis seize ans... Et revenir en cet état !...

MULSON

Il est d'un caractère bizarre et même aimant à imaginer des singularités, à causer des surprises.

430

MADAME DORTIGNI

Ô ciel ! Est-il possible ?

MULSON

De plus, libéral, même magnifique.

DORTIGNI

Libéral, magnifique ! Vous entendez, madame ?

MULSON

S'il vous a joué le tour plaisant de venir vous emprunter de l'argent sous un habit usé, vous lui en aurez donné, et cela se sera terminé de part et d'autre par de grands éclats de rire ?

435

DORTIGNI

Mais.... Je l'ai reçu un peu froidement.

MULSON

J'en suis fâché : il est sensible aux bons comme aux mauvais procédés.

MADAME DORTIGNI

Mon mari avait des affaires en tête.

MULSON

C'est un homme excellent pour ceux qu'il aime ; mais aussi pour ceux
qu'il n'aime pas... 440

MADAME DORTIGNI *(à part)*

Chaque mot me déchire l'âme.

(Haut.)

DORTIGNI *(bas)*

Je suis dans une agitation extraordinaire. J'ai des regrets.... Monsieur
Mulson, il faut ne vous rien déguiser, nous ne lui avons pas fait l'accueil
qu'il méritait sans doute...

445

MADAME DORTIGNI

Nous n'avons pas fait grande attention à sa personne...

DORTIGNI

Au nom de l'amitié, puisque vous le connaissez, tâchez de raccommoder
tout cela.

MADAME DORTIGNI

Nous avons besoin de votre médiation en ce moment, mon cher monsieur Mulson. Les gens du Nouveau-Monde croient être accueillis ici, 450
comme ils accueillent là bas. Cela est bien différent, comme vous savez.

MULSON

Mais que voulez-vous que je lui dise ?

MADAME DORTIGNI

Que mon mari, en le recevant, avait mille choses en tête, qui l'obsédaient ; que vous connaissez son coeur et son amitié pour ses parents ; que vous en répondez ; que nous lui rendrons visite dès demain, 455
et qu'il nous verra tout autres.

MULSON

Vous me chargez là d'une assez singulière commission.

MADAME DORTIGNI

Il pourrait conserver quelque ressentiment de notre inattention.

MULSON

S'il n'y a eu que de l'inattention, il est bon, franc, humain, sans petitesse, d'un caractère vif, mais excellent.... Il sera le premier à en plaisan- 460
ter.

MADAME DORTIGNI

De grâce, hâtez-vous de nous réconcilier avec lui....

(À Monsieur Dortigni.)

MULSON

D'abord je le verrai pour affaire, puisqu'il est à Paris. S'il veut placer six cents mille francs avec avantage, je suis son homme. Il y a trente pour cent à gagner... C'est une opération sûre ; et s'il était en colère, je ferai tout pour l'apaiser. Et notre revirement de partie, monsieur ? 465

DORTIGNI

Nous en parlerons une autre fois, s'il vous plaît.

MULSON

Mais il faudrait vous décider.... Je reviendrai ce soir... Adieu, madame ; je verrai Dourville. Je suis bien votre très humble serviteur.

SCÈNE V

Monsieur Dortigni, Madame Dortigni.

470

DORTIGNI

Eh bien, madame, voilà l'effet de vos impertinences.... Vous l'avez entendu ; il est veuf et sans enfants. Vous ne risquez pas moins que de faire perdre cet héritage aux nôtres.

MADAME DORTIGNI

Taisez-vous monsieur ; vous n'avez jamais su donner à propos. Était-il mon parent cet homme- là ? Le connaissais je ? Étais-je au fait de son caractère... Vous voilà puni de votre sottise, et cent fois plus que moi. 475

(Avec force.)

DORTIGNI

Ce sont vos hauteurs méprisantes qui l'auront surtout aigri. Je lui parlais poliment moi... Je gage qu'il ne m'en veut pas autant qu'à vous ; et comme c'est votre dureté qui m'a fait manquer aujourd'hui la plus belle occasion de m'enrichir. Vous me répondrez, madame, de ce que j'aurai perdu. 480

MADAME DORTIGNI

Comment, je répondrai de tes propres sottises ? Allez le voir ; réparez votre bévue.

DORTIGNI

C'est à vous, madame, d'y aller, et de ce pas, ou je me sépare de vous.

MADAME DORTIGNI

Je sais ce que j'ai à faire. Je ne prendrai point conseil de vous ; vous ne savez ni parler ni agir ; et hors votre agiotage, vous êtes un être absolument nul. 485

DORTIGNI

Soit, je ne veux pas d'autre science ; mais je ne perdrai pas mon héritage par votre faute.... Je vous le répète.

MADAME DORTIGNI

Je ne devrais pas faire un seul pas dans cette affaire ; mais je veux bien m'exposer pour vous, et vous prouver que, sans mon génie, vous seriez sans rang, sans crédit, sans existence... Allez, et laissez-moi.... 490

SCÈNE VI

MADAME DORTIGNI *(seule)*

Comment réparer ?.... Il faut du front, de la présence d'esprit, de la souplesse... Trouvons un plan qui puisse raccommoder les choses.... Cela n'est pas impossible.... Dieu ! Si j'avais pu soupçonner l'opulence de cet homme ! Assis à ma table, logé dans mon hôtel, choyé, fêté, caressé.... Je le tiendrais présentement dans mes filets. Oui, prévenances, affection, douceur, tendresse, rien ne m'aurait coûté.... Que n'ai-je pu deviner !.... Quand je songe que tout cela dépendait d'un soupçon, d'un trait de lumière ! Où était alors ma pénétration ?... Ah ! Fortune, tu as pris plaisir à m'aveugler ce matin : mais je reviens sur le coup ; et comme tu favo-⁴⁹⁵ rises l'audace, je ne prétends pas que tu m'échappes.⁵⁰⁰

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

Madame Milville, Brigitte.

(Madame Milville est devant un métier de broderie, occupée à travailler.)

(Elle remet de l'argent à sa maîtresse.)

BRIGITTE *(entre avec un carton sous le bras, qu'elle pose sur une table)*

Ma chère maîtresse, voici le produit de nos petits travaux. J'ai rencontré un marchand qui a trouvé votre ouvrage d'une délicatesse exquise, surprenante, et qui m'a promis de le bien payer chaque fois que je lui en apporterais.... Tenez, serrez cela. 505

MADAME MILVILLE

Il n'y a point de honte, ma chère Brigitte, à travailler pour jeter un peu plus d'aisance dans sa maison, surtout lorsqu'on est mère de famille... Mais tu me feras plaisir de te charger toujours du soin de la vente... C'est un égard que je dois à la mémoire d'un époux qui ne croyait pas, hélas ! Me laisser dans une pareille situation. 510

BRIGITTE

Toutes les fois que je rencontre votre frère traîné dans un superbe équipage, et que je songe qu'il vous abandonne ici sans vous offrir le plus léger secours, je suis prête à crier dans la rue à tous les passants : voyez cet homme si brillant ; eh bien, il aime mieux nourrir des chevaux dans son écurie, que de soulager sa soeur et ses nièces en bas âge. 515

MADAME MILVILLE

Non, ma bonne amie, non, point d'excès ; conservons le calme que l'infortune ne saurait ôter aux âmes élevées. Mon frère n'est point né dur ; mais il dépend d'une femme avide et hautaine, qui a corrompu toutes ses bonnes qualités. Je ne désirais que leur amitié. 520

BRIGITTE

Qu'ont-ils donc à vous reprocher ?

MADAME MILVILLE

De n'être point riche, et tout leur déplaît en moi.... Ils m'ont rebutée vingt fois. Je crois présentement ne devoir m'offrir à leurs yeux que quand ils auront conçu des sentiments plus fraternels. 525

BRIGITTE

Votre belle-soeur vous traite avec un mépris qui me met contre elle la haine dans le coeur....

MADAME MILVILLE

Point de haine, ma chère Brigitte. C'est un sentiment trop pénible à l'âme qui la nourrit.

BRIGITTE

Quoi, pendant votre maladie, aux portes de la mort, n'envoyer savoir 530
qu'une seule fois de vos nouvelles, pour apprendre sans doute que vous
n'étiez plus !... Ne pas vous rendre une seule visite !... Une inimité ou-
verte, une guerre déclarée serait préférable à cette cruelle indifférence.

MADAME MILVILLE

Le riche, malgré les noeuds étroits du sang, rompt ordinairement tout
lien avec le pauvre.... Il l'éloigne et par instinct et par réflexion. Cela se 535
voit partout.

BRIGITTE

À votre place, moi, je rendrais publique leur indignité ; j'instruirais tout
le monde de leurs procédés.

MADAME MILVILLE

Il ne faut jamais rendre outrage pour outrage ; ce serait le moyen
d'éterniser les inimitiés. La douceur et la patience viennent à bout quel- 540
quefois de désarmer la dureté et l'orgueil. D'ailleurs, l'intérêt de mes
enfants, cet intérêt si cher, m'oblige à dévorer l'affront qu'on fait à leur
mère. Mon frère peut revenir à la voix de la nature, qui a toujours ses
droits, et touché de ma modération, reconnaître d'autant plus ses torts.

BRIGITTE

Le ciel, dit-on, humilie tôt ou tard les orgueilleux... Ah ! Je mourrais 545
contente, ma chère maîtresse, si je pouvais voir un tel exemple
s'accomplir sous mes yeux.

MADAME MILVILLE

Ma chère Brigitte, point de vœux contraires au repos d'autrui. Je n'existe que pour élever ma famille dans les principes de la vertu, et mes enfants sont les seuls liens qui désormais m'attachent à la vie.

550

BRIGITTE

Vous avez refusé de vous marier à cause d'eux. C'était néanmoins de bons partis.... Avez-vous fait sagement ?

MADAME MILVILLE

Oui, à ce que je m'imagine ; un second mariage leur aurait donné un maître, sans leur assurer un protecteur. Le souvenir d'un époux toujours présent à ma tendresse, me les rend chaque jour plus chers. Non, je n'ai⁵⁵⁵ jamais reçu leurs baisers, que les larmes du cœur n'aient arrosé leurs joues.

BRIGITTE

J'ai toujours dans l'idée, ma chère maîtresse, que le ciel récompensera un jour vos vertus.

MADAME MILVILLE

Mais je ne suis point malheureuse, ma chère Brigitte ; je parais, il est vrai, un peu mélancolique.

560

BRIGITTE

Oui, vous soupirez souvent, et je n'ose alors vous demander la cause de vos soupirs.

MADAME MILVILLE

Je m'attendris sur mes enfants ; je songe au temps où leurs besoins augmenteraient avec l'âge : mais me reposant bientôt sur la Providence et sur la base de l'économie, je ne m'alarme pas plus qu'il ne faut.... Crois-moi, la paix est au fond de mon âme. ⁵⁶⁵

BRIGITTE *(avec sentiment)*

Bien vrai !... C'est que vous n'étiez point accoutumée, comme moi, à une vie si frugale....

MADAME MILVILLE

Je te l'assure ; il est une tristesse douce et pénétrante, qui remplit mon âme à l'instant même que mes yeux se mouillent de larmes. Je contemple mes enfants, leur présence me console, je les presse contre mon sein ; et leurs tendres caresses me payent au centuple des peines et des inquiétudes que me donne la médiocrité de ma fortune. Un seul de leurs baisers, et mes larmes sont taries. ⁵⁷⁰

575

(On frappe à la porte.)

BRIGITTE

Ah ! vous êtes la meilleure des mères.

(Brigitte sort.)

MADAME MILVILLE

On frappe, Brigitte... Allez voir...

BRIGITTE *(rentrant)*

Madame, c'est un homme qui demande à vous parler.

MADAME MILVILLE

Je ne sais qui ce peut être... Vous savez que je ne reçois aucun homme chez moi....

580

BRIGITTE

Il a l'air d'un bien honnête homme...

MADAME MILVILLE

Eh bien donc, qu'il entre.

SCÈNE II

Vanglenne, Madame Milville, Brigitte.

(Quand Vanglenne se présente, Madame Milville se lève et reste debout, ne pensant pas qu'il dût s'asseoir.)

VANGLENNE

Mon abord vous étonne, madame ; mais quand je me serai nommé, vous serez moins surprise de la visite que je prends la liberté de vous faire....
J'aurais quelque chose à vous communiquer en particulier.

585

MADAME MILVILLE *(étonnée)*

À moi, monsieur ?

(Il cherche de l'oeil une chaise.)

VANGLENNE

Oui, madame. Daignez m'accorder cet entre- tien, je vous en supplie....

(Elle fait signe à Brigitte de se retirer. On entend les enfants qui joue dans la chambre prochaine.)

(Brigitte sort.)

MADAME MILVILLE

Asseyez-vous, monsieur. Brigitte, faite taire les enfants ; qu'ils fassent moins de bruit.

590

VANGLENNE *(assis)*

Je vois, madame, que vous ne me reconnaissez pas.

MADAME MILVILLE

Je ne crois pas vous avoir jamais vu, monsieur...

VANGLENNE

Vous m'avez vu, madame ; mais vous étiez bien jeune alors. Vous n'aviez que dix ans, et ce n'est pas à cet âge que l'on retient des traits qui doivent changer avec le temps, surtout quand le malheur les a beau-⁵⁹⁵coup altérés... Ne vous souvenez-vous plus d'avoir eu un cousin nommé Vanglenne, qui passa en Amérique il y a environ seize ans ?

MADAME MILVILLE *(vivement)*

Oui, monsieur, je m'en souviens très bien. Mais ce parent.... Depuis on nous l'avait dit mort.

VANGLENNE

On s'était arrangé pour cela dans la famille... Vous voyez, cet infortuné... Il est devant vos yeux.

600

MADAME MILVILLE

Vous, monsieur... Vous seriez....

VANGLENNE

Je suis, après votre frère, votre plus proche parent. Votre père, dont je conserve un si tendre, un si respectueux souvenir, était le frère unique de ma mère.

605

MADAME MILVILLE

Ah ! Monsieur, ma joie égale ma surprise.... Oui, vous fûtes toujours cher à mon père, et il connaissait bien les hommes.... Je remercie le ciel de vous avoir amené ici. Mais quel événement vous a fait quitter le séjour de l'Amérique, que vous aviez choisi de préférence et habité si longtemps ? Venez-vous vous fixer à Paris ? Pardonnez à l'intérêt que vous m'inspirez, la question que je vous fais.

610

VANGLENNE

Je vous dois, madame, un tableau fidèle de ma vie passée, puisque, je ne vous le déguise pas, je viens solliciter votre pitié.

MADAME MILVILLE

Ma pitié, monsieur ! Ce qu'on fait pour ses parents est un devoir.

VANGLENNE

Vous l'avez déjà appris, madame ; j'eus une jeunesse fougueuse et même inconsidérée. Orphelin dans l'enfance, et sous la tutelle de votre père, il me prodigua des conseils que j'écoutai mal, et dont je profitai peu. Voulant enfin réparer mes folies je m'embarquai pour l'Amérique. D'abord simple commis dans une habitation, votre très-honoré père répondit à toutes mes lettres avec bonté. Il mourut ! Quelle perte pour

615

620

moi ! Je suivis le commerce pendant plusieurs années, et l'on parut m'oublier en Europe.

MADAME MILVILLE

Vous n'écrivîtes donc point à mon frère ?

VANGLENNE

Pardonnez-moi ; mais huit à dix lettres au moins demeurèrent sans réponse. Je pensai que c'était le souvenir de mes fautes passées, qui liguaient⁶²⁵ contre moi ma parenté ; et les croyant suffisamment expiées par le malheur et l'expatriation, je passai à une autre extrémité. Je cessai de mon côté d'écrire ; on sema comme on voulut le bruit de ma mort. Cependant je me rendis utile au commerçant dont je dirigeais l'habitation ; et il m'accorda en peu de temps toute sa confiance. Il avait une fille à laquelle je ne déplus point ; je l'obtins en mariage. Le père enchanté de⁶³⁰ cette union, et qui n'avait point d'enfants mâles, ne m'imposa d'autres conditions que de quitter mon nom pour porter le sien. Et le négoce se continua sous son nom connu et accrédité.... La mort m'enleva mon beau-père et mon épouse presque dans la même année. Je restai quelque temps veuf, et je me remariai à une femme qui me fit connaître l'amour⁶³⁵ et m'inspira la tendresse la plus vraie. Au bout de quatorze ans d'une union heureuse, plaignez-moi, je la perdis... C'est là une blessure profonde, et que le temps ne guérit point.

MADAME MILVILLE

Ô mon cousin, ce sont-là les coups qui déchirent et accablent !

640

VANGLENNE

Le chagrin que j'en ressentis me rendit la vie insupportable. Le ciel de l'Amérique n'eut plus d'attraits pour moi. Je me voyais seul, et tous les objets qui m'entouraient, me rappelaient une perte irréparable....

L'amour de la patrie parla à mon coeur, je résolu de repasser en France.. Hélas, madame, les côtes d'Espagne furent témoins de mon naufrage !

645

MADAME MILVILLE

Vous perdîtes tout, mon cher cousin ?

VANGLENNE

Tout, et sans ressource. Forcé de faire à pied le voyage, vous jugez.... Mais j'ai appris de votre généreux père, que la fermeté et la constance doivent être les premières vertus d'un homme, et je saurai supporter le malheur.

650

MADAME MILVILLE

Que votre récit m'a pénétrée !.... Vous avez tout perdu ?

VANGLENNE

Je vous afflige ; mais j'ai cru ne devoir pas vous cacher les revers dont la fortune m'a accablé. J'ai joui quelque temps de ses faveurs passagères. Je suis réduit maintenant à solliciter la protection de ceux qui me voudront quelque bien ; car personne au monde n'est dans le cas, madame, d'en avoir plus besoin que moi.

655

MADAME MILVILLE

Écoutez, mon cher cousin : j'ai essuyé aussi des revers et je suis pauvre ; mais je ne le suis pas tellement que je ne puisse partager quelque chose avec un parent plus infortuné que moi.

660

VANGLENNE

Ah, madame !

MADAME MILVILLE

Si vous voulez vous contenter d'un repas frugal, tel que je le prends avec ma petite famille et cette compagne, ou plutôt cette amie que vous avez vue, vous serez toujours ici le bien venu, jusqu'à ce que vous trouviez mieux.

665

VANGLENNE

Que vous êtes compatissante !

MADAME MILVILLE

Je vois très peu de monde, je ne sors presque jamais ; mais j'irai, je ferai tous mes efforts pour vous servir. Je parlerai en votre faveur ? Quelques personnes de connaissance, capables de vous rendre service et de vous procurer de l'emploi... Quoique timide, je me sens décidée, et même hardie, quand j'intercède pour autrui.

670

VANGLENNE

Vous me rendez l'espérance et la vie.

MADAME MILVILLE

Mais vous êtes venu me chercher dans un quartier assez éloigné... Voudriez-vous accepter mon déjeuner ?

VANGLENNE *(vivement)*

Volontiers, madame ; car j'ai beaucoup couru, et je suis à jeun.

675

MADAME MILVILLE *(élevant sa voix)*

Vous êtes à jeun ! Brigitte, apportez le café.

BRIGITTE *(paraissant)*

Il est tout prêt, madame.

(Brigitte apporte deux tasses, des petits pains et du café. Vanglenne mange et boit avidement.)

MADAME MILVILLE

Versez.

MADAME MILVILLE

Mon cher cousin, je mettrai ce jour au rang des plus intéressants de ma vie.

680

VANGLLENNE

Vous êtes bien généreuse. Je suis cependant un homme qui vient vous être à charge, et dont, je ne le dissimule pas, vous auriez pu vous passer.

MADAME MILVILLE

J'aurai aussi tout le plaisir ; car vous, vous ne serez que l'obligé.

VANGLLENNE

Vous joignez la grâce à la générosité..... Mais vous, qui vous intéressez tant à mon sort, me serait-il défendu de savoir quel fut le vôtre ?

685

MADAME MILVILLE

On compte ici-bas les heureux... Je bravais les revers ; mais j'ai éprouvé le coup que je redoutais le plus. La mort m'a enlevé un époux que j'adorais. Vous avez senti par vous-même combien cette séparation est cruelle. La fortune qui commençait à me sourire s'est ensevelie avec lui.

Ce n'est pas cette dernière perte qui m'a coûté des larmes ; il ne m'est resté pour toute consolation, que deux enfants en bas âge... 690

VANGLLENNE

Je les ai entrevu en entrant...

MADAME MILVILLE

Je fus assez courageuse pour voir mon état sans m'effrayer, pour oser pénétrer l'avenir qui m'attendait. Je recueillis les débris de ma mince fortune, et résolu de renoncer au monde qui n'accueille que les richesses.... J'ai vécu entièrement retirée, cherchant dans l'économie la richesse qui me manquait ; et comme c'est à Paris surtout que l'on cache son peu d'aisance et que l'on vit sans attacher le regard curieux et insultant de ceux qui vous environnent, j'ai cru devoir y rester de préférence. Ainsi la fortune m'a appris le secret que j'aurais ignoré toute ma vie sans ses rigueurs utiles. 700

VANGLLENNE

Que j'aime à vous entendre !... Vous avez reçu de votre père cette philosophie de l'âme, si supérieure à celle des mots et si nécessaire dans la carrière de la vie, c'est-à-dire, du malheur... Près de vous j'oublie mes infortunes, et je me sens un nouveau courage. 705

MADAME MILVILLE

Mais, puis-je demander de quelle manière vous avez découvert ma demeure ? Je la croyais à peu près ignorée de tout le monde.

VANGLLENNE

C'est chez monsieur votre frère, madame, qu'on me l'a donnée.

MADAME MILVILLE *(vivement)*

Chez mon frère ? Quoi, vous l'avez vu ?

VANGLENNE

Oui, madame....

710

MADAME MILVILLE

Eh bien ?

VANGLENNE

J'ai été introduit dans son hôtel ; j'ai eu l'honneur de le saluer dans son appartement, je lui ai fait à peu près le récit que vous avez eu la bonté d'écouter.

(Un silence.)

MADAME MILVILLE

Qu'a-t-il répondu ?... Qu'a-t-il fait ?... Ciel, mon frère !

715

VANGLENNE

Votre frère, madame, paraît occupé de grandes et importantes affaires. Il s'est avancé dans les postes lucratifs de la finance ; c'est une occupation profonde, et qui l'absorbe tout entier. Il a été un peu distrait... Votre belle-soeur est une dame opulente, qui paraît jouir de son état... Il sont plus qu'aisés, je pense ?

720

MADAME MILVILLE

Oh ! Certainement.

VANGLENNE

À Paris cependant, les apparences sont quelquefois trompeuses. Il se pourrait qu'il fût gêné, avec l'éclat de l'opulence.... Je me suis hasardé à leur demander de vos nouvelles.

MADAME MILVILLE

Qu'ont-ils dit ?

725

VANGLENNE

Que vous étiez peu fortunée, et absolument hors d'état de m'être utile à quelque chose... Les malheureux espèrent toujours... Je n'ai pas perdu la confiance ; et, grâce au ciel, je n'ai pas lieu de m'en repentir.

MADAME MILVILLE

Quoi ! Mon frère n'a rien fait pour vous ? Est-il possible ? Rien ?

VANGLENNE

Non, madame.... Je n'en murmure point..... Chacun, après tout, est propriétaire de son bien, et maître de ce qu'il possède.

730

MADAME MILVILLE

Pas toujours, mon cher cousin, pas toujours. Il y a des dettes sacrées ; je suis bien sûre que vous m'entendez, et qu'à sa place....

VANGLENNE

J'aurais pu à sa place.... Mais il ne me devait rien.... J'ai cherché néanmoins à ménager sa délicatesse, en ne m'introduisant pas sous mon vrai nom, dans la crainte de le blesser, à raison de mon vêtement... Je ne rougis pas de le dire devant vous... Je n'ai que celui-là... Vous voyez que je

735

n'ai pu m'offrir autrement. S'il m'avait présenté quelque secours, je l'eusse accepté.

MADAME MILVILLE (*à voix basse*)

Ah, mon frère, mon frère !

740

VANGLENNE

Cette faveur du ciel, je vous le confesse serait venue fort à propos.

MADAME MILVILLE (*tirant sa bourse avec grâce et noblesse*)

Cher parent, l'or n'abonde pas ici comme chez mon frère ; mais, en attendant mieux, acceptez, je vous prie, ce double louis.... C'est une dette que je paie avec joie à la parenté, à l'amitié. Prenez, vous dis-je ; il est offert de bon coeur.

745

VANGLENNE

Généreuse parente, vous n'êtes guère plus fortunée que moi. Vous me donnez votre table, je l'accepte avec reconnaissance, c'est assez... Un autre, dans un état plus aisé, pourra m'avancer...

MADAME MILVILLE (*insistant*)

Prenez, prenez.

(Elle lui met le double louis dans la main.)

VANGLENNE

Vous vous privez en ma faveur, de ce qui vous serait absolument nécessaire. Je ne sais si je dois accepter...

750

(En essuyant une larme.)

MADAME MILVILLE

Gardez, gardez, vous dis-je. Je suis trop heureuse de pouvoir en disposer ainsi.

(Il soupire, il pleure, il s'écrie, baisant le louis d'or :)

VANGLENNE

Vous pleurez, ma tendre et généreuse parente !... Et moi... Ah ! Ah !
Ah ! Cette pièce m'est précieuse !... Je la garderai toute ma vie.

755

MADAME MILVILLE *(à part)*

Toute sa vie ! Que dit-il ?

(Baisant la main de Madame Milville.)

(Se levant.)

VANGLENNE *(sanglotant)*

Oui... Toute ma vie ; mais, mais, mais.. Pardonnez.... Je ne puis plus soutenir l'émotion.... Pardonnez-moi...

MADAME MILVILLE *(interdite)*

Pourquoi ces trop vives démonstrations pour un bienfait si léger ?

VANGLENNE *(avec le cri de l'âme)*

Léger ! Ah ! Pardonnez-moi d'avoir mis à l'épreuve un coeur tel que le vôtre.

760

MADAME MILVILLE

Je ne vous comprends pas...

(Il tire un porte-feuille.)

VANGLENNE

Vous êtes bien la fille de votre père... Cette bonté noble et compatissante... Allez... Vous avez semé dans mon coeur un bienfait qui doit y vivre éternellement, y fructifier... J'ai reçu votre don... Recevez le mien.... Je l'exige.... Voici pour vous et pour vos enfants. Je ne suis point un indigent ; je suis un millionnaire, mais je n'ai point endurci mon coeur... Non, il ne l'est pas ; je pleure de joie et de tendresse, en songeant à l'avenir qui s'ouvre pour nous.

765

MADAME MILVILLE

Je demeure interdite, étonnée.

770

VANGLENNE

Soyez, soyez mon héritière.

MADAME MILVILLE

Moi ?

VANGLENNE

Eh ! Quelle autre remplirait mes vues ? La Providence m'a comblé de biens ; j'ai cru devoir en faire un digne usage : mais je n'ai point voulu être trompé en obligeant des parents insensibles ou ingrats ; mon coeur a voulu en trouver un autre... L'espoir de la fortune ne rend que trop souvent le visage de l'homme hypocrite, en lui prêtant les dehors de la bienfaisance. J'ai voulu lire à nu la pensée, et j'ai conçu en Amérique

775

l'idée que j'exécute aujourd'hui. Elle consistait à venir aux yeux des
 miens sous cet habit modeste, et dans la véritable posture d'un indi-
 gent ; à sonder en cet état les caractères. Le naturel percera, me disais-
 je, dans cette première apparition inattendue, et je ne ferai part de ma
 fortune qu'à celui qui s'en montrera le plus digne par la noblesse et la
 sensibilité ; car je n'estime pour vrais parents, que ceux dont l'âme sait
 compatir aux maux des infortunés. Il n'y a de réel dans tout ceci, chère
 cousine, que mon naufrage, et je n'y ai pas perdu la cinquantième partie
 de mes richesses... Je l'ai donc trouvé ce coeur généreux et sensible que
 je cherchais ! Je fais avec lui le partage des biens que le ciel m'a accor-
 dés, et je rejette à jamais mon indigne cousin.

MADAME MILVILLE

Ah ! Ne le rejetez point... Il a été gâté par les faux principes qu'on puise
 dans le monde... Mais il peut revenir.

VANGLLENNE

Eh ! comment êtes-vous du même sang ?.. Je ne vous ai pas tout dit.
 Non, il n'a pas tenu à lui que je n'aie senti le dernier terme de
 l'humiliation et de l'opprobre. Il m'a fallu d'abord entrer chez lui
 comme par surprise. J'ai tout fait pour l'émouvoir ; j'ai supplié, je me
 suis mis tout entier à la place de l'homme souffrant ; j'avais son ton, sa
 voix, son accent ; il doit être toujours sacré, quand il gémit et soupire.
 Qu'ai-je obtenu ? Des refus inhumains, des défaites, du mépris. La
 morgue, l'insolence, la froideur insultante caractérisaient ses moindres
 expressions ; il avait la parole brutale d'un homme riche qui outrage ce-
 lui qui ne l'est pas. Sa femme, plus hautaine encore, me toisait d'un oeil
 dédaigneux, plus dure, plus insolente dans sa plate arrogance... Je leur
 aurais peut-être pardonné... Mais ce que je ne leur pardonne pas, ce que
 je ne leur pardonnerai de ma vie, c'est leur dureté envers vous. Com-
 ment ! Un frère, au milieu de l'abondance, aura pu voir sa soeur ver-
 tueuse manquer du nécessaire avec ses enfants ! Il n'a donc ni senti-
 ments, ni entrailles, ni honneur !

MADAME MILVILLE

Je ne lui demandais rien.

VANGLLENNE

Vous le jugiez donc bien insensible, cousine ? C'est sa condamnation qui vient de sortir de votre bouche...

810

MADAME MILVILLE

Ah ! croyez que je ne l'accuse point. Non, non...

VANGLLENNE *(avec enthousiasme)*

Amour aux bons, inimitié aux méchants, à tous ces coeurs endurcis, qui n'existent que pour eux ! Puisque les lois ne savent point punir l'insensibilité, l'orgueil, l'ingratitude, il faut être plus sévère pour ces vices-là, que pour ceux qu'elles frappent et flétrissent. C'est à l'homme ferme que la société a remis sa vengeance.

815

MADAME MILVILLE

Oubliez, oubliez plutôt les écarts de la vanité, avec cette supériorité qui vous caractérise.

VANGLLENNE

On oublierait bientôt la vertu, si l'on perdait sa juste indignation contre le vice. Eh, qui distinguerait désormais l'homme honnête et sensible de l'homme dur et superbe, si on les accueillait d'un front égal, si à leur approche l'hommage devenait le même ?... Mais, chère cousine, où sont-ils ce deux enfants, qui dès ce moment deviennent les miens ? Faites les venir.

820

(Elle va chercher les enfants et les amène.)

MADAME MILVILLE (*attendrie*)

Vous allez les voir ; ils vous connaîtront avec le temps.

825

(Il les soulève, les embrasse, les presse contre son sein.)

(Les posant à terre. Pendant la fin de cette tirade, Brigitte, qui a rangé la table du déjeuner contre la coulisse, sur un geste de sa maîtresse, ramène les enfants, à qui elle donne, en passant près de la table, le sucre qui est resté sur la soucoupe.)

VANGLENNE

Les voici donc, ces aimables créatures ! Vous avez un oncle inhumain, mes bonnes amies ; mais vous avez une bonne mère, et moi qui vous adopte... Allons, ma chère cousine, vous êtes dès ce moment ma trésorière... Je vais vous charger d'un emploi qui plaira sûrement à votre âme, du soin de secourir les infortunés. Allez, cherchez-les, amenez-les ;
ne craignez pas d'en trop rassembler autour de moi... Je crois, ainsi que
vous, aux plaisirs intimes de la bienfaisance... Mon hôtel est prêt ; venez
l'embellir, car le palais le plus superbe est un séjour triste sans l'amitié...
Je veux d'ailleurs que vous effaciez le luxe dont s'enorgueillit votre
belle-soeur. Vous le dédaignez, je le sais : mais elle, elle aura la bassesse
de sécher de dépit ; car les petites âmes sont misérables en tout... Oui,
mon aimable cousine, cessez de vous en défendre... Ce que j'ai est à
vous. J'ai pris votre déjeuner, nous finirons la journée par souper ensemble.

830

835

MADAME MILVILLE

Avant de sortir, cousin, reprenez votre porte- feuille.

840

(Il lui baise la main.)

VANGLÉNNE (*avec beaucoup d'expression, et lui prenant la main respectueusement*)

Je vous le laisse ; soyez-en dépositaire... Si vous voulez me le rendre... songez, songez bien que je ne l'accepterai qu'à une seule condition... Adieu, aimable cousine.

SCÈNE III

MADAME MILVILLE (*seule*)

Veillai-je ?... Est-ce un songe ?... Je suis tentée de le croire... Un parent que je n'ai point vu depuis l'âge de dix ans, qu'on disait mort, dont on ne parlait même plus, ressuscite, traverse les mers avec une fortune immense, l'apporte ici, me l'offre, prend mes enfants sous sa protection : et pourquoi ? Parce que j'ai obéi au premier devoir qu'exige la simple humanité.... Eh, pourquoi s'étonne-t-il à ce point de la bienfaisance, lui qui est né généreux ?... Mais puis-je m'empêcher de rendre hommage à son caractère ? Comme il possède le vrai langage de l'âme ! Je me sens dis-⁸⁴⁵posée à le chérir.... Mais quoi, ne serait-ce pas sa générosité que je chérirais en lui ? Ce qu'il se promet de faire pour mes enfants... Non, non, je ne me trompe point. En m'examinant bien, c'est lui, c'est lui que j'aime. Le noble et honnête homme.⁸⁵⁰

855

SCÈNE IV

Madame Milville, Brigitte.

BRIGITTE (*entrant tout-à-coup*)

Ah, ma chère maîtresse !... Ce digne homme... Ah ! Ah ! Ah !

MADAME MILVILLE

Eh bien, ma chère Brigitte... Qu'as-tu ? Tu pleures !

BRIGITTE

Ah ! Je n'ai pas été maîtresse de ne point tout entendre... Ô ma chère et bonne maîtresse !... Pardonnez : je n'en puis plus, la joie me suffoque. 860

MADAME MILVILLE

Tu as pu soutenir mon adversité, et tu ne supportes pas mon bonheur ?

BRIGITTE *(pleurant toujours de joie)*

Non, non, non, il m'est trop sensible... Je vous l'avais bien dit que la Providence vous récompenserait.

MADAME MILVILLE

Remets-toi, de grâce remets-toi.

(Elle pleure en sanglotant.)

BRIGITTE

Ah ! Je mourrai contente à présent... Ah... Ah... Ah... Laissez moi pleurer... J'ai du plaisir à pleurer... Ah, mon Dieu !... Il faut que je pleure longtemps... 865

(Brigitte sort.)

MADAME MILVILLE

Mais j'entends un certain bruit : vois ce que ce peut être.

BRIGITTE *(rentrant avec de grandes exclamations)*

Madame, madame, un équipage... De grands valets... Ah, madame, madame, miracle, miracle !... 870

MADAME MILVILLE

Quoi donc !

BRIGITTE

C'est madame votre belle-soeur qui monte en personne à votre quatrième étage.

MADAME MILVILLE

Ma belle-soeur !... Ce jour est fait pour m'étonner.

SCÈNE V

Madame Dartigni, Madame Milville.

875

MADAME DORTIGNI (*sautant au cou de sa soeur*)

Bonjour, ma soeur. Il y a longtemps que nous ne nous sommes vues.

MADAME MILVILLE

En effet, vous me surprenez, madame, étrangement ; je ne m'attendais pas à cette visite, je vous l'avoue...

MADAME DORTIGNI

Ah ! Si vous saviez tous les détails, vous me pardonneriez ; mais cela ne peut se raconter... Eh bien, votre santé, comment va-t-elle ?

880

MADAME MILVILLE

Beaucoup mieux... Grâce au régime plutôt qu'aux remèdes.

MADAME DORTIGNI

J'en suis ravie... Je voulais vous envoyer mon médecin... Il est tombé lui-même malade, et je crois qu'il en mourra... Mais grâce à Dieu, vous avez été promptement rétablie.

MADAME MILVILLE

Ma convalescence a été assez longue.

885

MADAME DORTIGNI *(la caressant)*

Votre santé en sera plus raffermie... Je vous trouve un excellent visage. Les temps ont été affreux, vous le savez, je n'ai pu sortir... Les migraines m'assiègent... J'ai eu les nerfs agacés. Puis, excédée de mille importuns... C'en est fait : je renonce à ce tracass. C'est un plan arrêté depuis longtemps dans ma tête, et que j'exécute enfin. Je ne veux plus voir que mes parents. Ce sont, après tout, les meilleurs amis que l'on puisse avoir en ce monde...

890

MADAME MILVILLE

Ils devraient l'être au moins...

MADAME DORTIGNI

Ma chère soeur, pourquoi nous négliger à ce point, ne pas venir nous voir ?... Vous avez plus de temps que moi.

895

MADAME MILVILLE

Le reproche est admirable ! Je me suis présentée cinq à six fois de suite à votre porte ; vous n'étiez pas visible.

MADAME DORTIGNI

Pour vous, ma chère soeur, pour vous ?... Ah ! Vous ne me ferez pas l'injure de le penser. Permettez ; si j'avais donné des ordres, vous n'y étiez sûrement pas comprise. C'est la faute de mon portier, le plus lourd butor... Venez nous voir ; oublions le passé.... Si je vous parois coupable, prenez-vous en à votre frère ; c'est un tyran, en vérité... J'y perdrai la vie.

MADAME MILVILLE

Mon frère ?

MADAME DORTIGNI

Il me fait tenir table impitoyablement quatre fois la semaine.

905

MADAME MILVILLE

C'est n'être jamais à soi.

MADAME DORTIGNI

Votre vie est fortunée, ma soeur, en comparaison de la mienne. Le tourbillon des affaires n'emporte pas toujours votre esprit loin de vous. Dans le monde où je vis, l'on ne sait qui l'on voit, qui l'on reçoit. Fatigué par la présence de tant d'objets qui se succèdent, on a de l'humeur malgré soi. On accueille mal ou bien, comme au hasard.... À propos, ma soeur, avez-vous vu le cher cousin arrivé récemment de l'Amérique ?

910

MADAME MILVILLE

Oui ; il sort d'ici.

MADAME DORTIGNI

Il sort d'ici ?... Oh ! Il nous a joué un tour facétieux, plaisant, original.

MADAME MILVILLE

Comment donc ?

915

MADAME DORTIGNI

Imaginez-vous qu'il s'est présenté chez moi comme un misérable, un vagabond.... Nous ne l'avons pas accueilli gracieusement : nous comptons bien réparer cette inattention. Mais aussi c'est d'une originalité peu décente ; on ne surprend point ainsi les gens... A-t-il usé envers vous de la même feinte ?...

920

MADAME MILVILLE

Oui, ma soeur... Il s'est offert à moi comme étant dans la peine et cherchant un emploi. Je lui ai offert ces petits secours qu'on doit à la parenté et à l'humanité.

MADAME DORTIGNI

Ah vous avez été bien éclairée : vous l'aviez donc deviné, sous son habit plus que modeste ?

925

MADAME MILVILLE

Non, je vous l'assure.

MADAME DORTIGNI

Personne ne vous avait avertie ?

MADAME MILVILLE

Personne.

MADAME DORTIGNI *(grimaçant)*

Ah ! Vous avez le coup-d'oeil plus fin, plus pénétrant que le nôtre. Cela fait honneur à votre sagacité.

930

MADAME MILVILLE

Je n'avais rien prévu de ce qui est arrivé... Quand je lui eus fait mon présent, qui était bien peu de chose au fond, après avoir pris une tasse de café avec moi, tout-à-coup il s'est levé de cette place, les bras étendus, l'oeil humide de larmes, et m'a dit d'un ton pénétré, d'un ton qu'on ne peut jamais rendre : j'ai accepté vos dons, ma cousine, recevez les miens... Il m'a remis ensuite ce porte-feuille entre les mains, pour moi, dit-il, et pour mes enfants.... Le voici ; je ne l'ai pas encore ouvert.

935

MADAME DORTIGNI *(avec empressement)*

Voyons, voyons, ce qu'il renferme...

MADAME MILVILLE

Je compte bien le lui rendre, comme vous imaginez.

MADAME DORTIGNI *(après avoir ouvert le porte-feuille)*

Mais, ma soeur, ma soeur, ma soeur ! voilà des effets pour plus de six cents mille livres... Ah, mon Dieu, voilà une offre unique, incroyable, extraordinaire : on n'a jamais rien vu de tel.

940

MADAME MILVILLE

Vous pensez bien, ma soeur, que je ne me regarde que comme dépositaire, et rien de plus.

MADAME DORTIGNI

Oui, autrement le monde jaserait. Ah çà, ma chère soeur, je suis enchantée de ce qui est arrivé. On ne doit cependant compter que médiocrement sur un esprit aussi bizarre. Ces caractères singuliers, pour ne pas dire extravagants, ont mille caprices qui les font changer d'un quart d'heure à l'autre. 945

MADAME MILVILLE

Il m'a fait mille protestations d'amitié... que je crois sincères... Il veut absolument que j'aille loger dans son hôtel. 950

MADAME DORTIGNI

Gardez-vous en bien, ma soeur ; vous n'êtes point d'un âge... Il faut redouter les langues médisantes...

MADAME MILVILLE

Je ne les crains point ; mais croyez que je serai toujours très sévère sur l'article des bienséances. 955

MADAME DORTIGNI

Il faut si peu de chose pour ternir sa réputation !... Les dons qu'il vous a faits, si vous m'en croyez, doivent même n'être sus de personne ; car on en tirerait quelque conséquence...

MADAME MILVILLE

Ma soeur, je vous proteste que je n'accepterai des bienfaits qu'à charge de les publier à toute la terre.

960

MADAME DORTIGNI

Vous êtes veuve, jeune ; on parlera.

MADAME MILVILLE

Le monde, tout méchant qu'il est, reconnaît et et respecte la véritable vertu... On peut la calomnier, mais non pas la flétrir.

MADAME DORTIGNI

Je le crois ; mais à propos, je sais déjà ce que vous ignorez peut-être... Mes informations ont été sûres et promptes : savez-vous où il demeure ?

965

MADAME MILVILLE

Non : il doit venir me prendre avec mes enfants.

MADAME DORTIGNI

Eh bien, je vous l'apprends ; il loge rue de Richelieu, dans un hôtel magnifique. Il a un train ?... Et venir sous un pareil habillement intercéder, ou plutôt tromper la compassion.... Ah ! Cela est d'une singularité choquante.

970

MADAME MILVILLE

Je ne crois pas en effet qu'on se soit jamais avisé d'une telle métamorphose.

MADAME DORTIGNI

Cela ne devrait pas être toléré, ma soeur : si cette mode s'introduisait une fois dans le monde, on ne saurait bientôt plus à qui l'on doit certains égards.

975

MADAME MILVILLE

On prendrait le parti alors d'en avoir pour tous les hommes.

MADAME DORTIGNI

Ah ça, ma chère soeur... Vous avez tout crédit sur son esprit... Vous êtes bonne, vous êtes éloquente... Faites ma paix.

MADAME MILVILLE

J'y travaillerai assurément de tout mon coeur.

980

MADAME DORTIGNI

S'il eût dit un mot de son état, nous l'aurions reçu à bras ouverts... Attendez ; il faudrait lui dire que tout cela n'a été qu'un jeu, et que le connaissant riche, nous avons voulu... aussi... de notre côté... jouer la comédie... Qu'en dites vous ?

MADAME MILVILLE

Cela ne prendra pas.

985

MADAME DORTIGNI

Eh bien, dites-lui que mon mari avait la tête fort occupée d'affaires, qu'il l'a saisi dans un de ces mauvais quarts d'heure où l'on brusque tout ce qui nous approche ; que moi, j'avais grondé mes gens à mon lever, et que l'impression m'en était demeurée... Ajoutez, chère soeur, que les

hommes qui ont des bureaux sont tristes le matin, et qu'on ne rit à Paris
que le soir. ⁹⁹⁰

MADAME MILVILLE

Je vous promets d'employer, et les raisons, et les prières, pour que le
passé soit enseveli dans le silence.

(Se levant.)

(En la baisant.)

MADAME DORTIGNI

Je compte aller ce soir lui demander à souper. Il verra bien alors que je
n'ai pas voulu lui manquer... Quand ce ne serait que son extrême géné- ⁹⁹⁵
rosité envers vous, ce parent me deviendrait cher... Ménagez-vous
bien... Prenez soin de votre santé... Et les chers enfants ? Vous les em-
brasserez bien pour moi. Ne prenez pas ceci pour une visite de cérémo-
nie ; point du tout, c'est une visite de bonne et franche amitié... Depuis
un mois, je guettais l'instant d'être libre... Adieu, adieu... Ne bougez ¹⁰⁰⁰
pas ; l'air est froid. À tantôt, nous nous reverrons. Adieu... Nous allons
nous voir fréquemment, c'est une chose arrêtée.

SCÈNE VI

Madame Milville, Brigitte.

BRIGITTE

Eh bien, est-elle assez impudente, assez menteuse, assez basse ? Et de
l'orgueil encore ! Je l'observais ; chaque mot de votre bouche était pour ¹⁰⁰⁵
elle un coup de poignard. Elle a frémé du porte-feuille ; elle a éprouvé le
plus violent dépit ; elle se déguise habilement, mais son regard la trahit

malgré elle. Comme elle souffrait en affectant un sentiment qui n'est pas dans son coeur ! Elle n'a que le désespoir de l'avarice.

MADAME MILVILLE

C'est assez, Brigitte... Tous les vices et les travers naissent d'un seul vice, de la cupidité. Malheur aux coeurs livrés à cette passion triste ! Ils se tourmentent eux-mêmes, et l'on n'a rien à ajouter au supplice dans lequel ils vivent... Il faut les plaindre, vous dis-je, et non les outrager.

1010

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

Vanglenne, Madame Milville.

VANGLLENNE

Vous voici chez vous, chère cousine. Je n'aurai de droits ici que ceux 1015
que vous voudrez bien me donner... Vous y serez libre, vous y inviterez
tous ceux qui vous conviendront... Votre société sera la mienne, si vous
me le permettez.

MADAME MILVILLE

Ah, cousin, quel éclat ! Quelle magnificence ! Et vous me destinez...

VANGLLENNE

Bien caché depuis dix-huit jours, j'ai fait tout arranger l'argent à la 1020
main ; et avec ce mobile universel, il n'y a point de ville comme Paris
pour être servi promptement et à souhait... Je n'ai fait part de mon pro-
jet à personne ; mon projet n'a point été trahi. Allons, prenez posses-
sion... Je suis chez vous.

MADAME MILVILLE

À moi, cet hôtel !... Vous me croyez donc sensible à ce luxe ? C'est
m'affliger. Vous pensez bien que je ne peux ni ne dois accepter de tels
bienfaits. Modérez-les, si vous voulez que j'en use. 1025

VANGLENNE

L'hôtel est coupé en deux, et sans aucune communication... Quand vous
voudrez me recevoir, je viendrai comme votre parent et votre meilleur
ami. 1030

MADAME MILVILLE

Mais comptez-vous me le prouver avec cette profusion ? Si elle convient
à votre opulence, elle ne convient nullement à ma situation... Je ne re-
fuse point vos dons, je vous offenserais ; mais qu'ils s'accordent avec la
modestie, qui doit être mon premier devoir. Vous savez comme je vi-
vais ; quelque chose de plus suffira pour compléter mon bonheur. 1035

VANGLENNE

Vous m'avez promis, cousine, de condescendre à toutes mes idées...
Dans six mois vous serez parfaitement libre de vivre à votre guise ; mais
j'exige que vous ayez pour moi cette complaisance jusqu'à ce terme.

MADAME MILVILLE *(tirant de sa poche le porte-feuille)*

Jusqu'à ce terme ?... Et votre porte-feuille !... Reprenez-le...

(En souriant.)

VANGLENNE

Gardez-le jusqu'à ce que je vous le redemande ; c'est encore là une de
nos conditions. N'êtes-vous pas ma trésorière ? 1040

MADAME MILVILLE

Vous voulez que je garde un don exorbitant ?

(Appelant tous les gens de la maison.)

(Aux domestiques.)

(Les domestiques sortent.)

(Tirant le double louis qu'il a reçu d'elle.)

VANGLÉNNE

Laissez-moi achever, vous dis je, et ne me chagrinez point... Ce que je fais n'est pas par ostentation, mais pour donner un exemple aux riches, pour leur apprendre à ne jamais dédaigner le pauvre, à se souvenir que dans un tour de roue, la fortune abaisse celui qui était au sommet, et élève celui qu'ils apercevaient au dernier rang... Voilà vos domestiques, madame ; ils sont instruits de tout ce qui regarde leur office. Ce qui est ici est à vous sans réserve. Allez. Je ne m'inquiète plus de l'emploi que vous en ferez. Cette pièce que je garderai précieusement tant que je vivrai, cette pièce qui m'aurait en effet racheté la vie, si je me fusse trouvé dans le besoin, voilà le gage irrécusable qui me dit que vous honorerez les richesses, en en faisant un digne usage.

MADAME MILVILLE

J'ai supporté la pauvreté avec courage, et la supporterais encore de même ; mais en ce moment, où le bonheur me sourit enfin, je ne vous déguiserai point le fond de mon âme... Non... Ce n'est pas sans un secret plaisir que je retrouve, après tant de traverses, cette douce aisance à laquelle j'étais accoutumée, et que mes chers enfants vont partager avec moi ; mais l'aisance aussi me suffit. Je suis vraie avec vous comme avec

moi-même ; je ne vous dissimulerai point la joie dont mon âme se trouve remplie.

1060

VANGLENNE

Voilà de ces aveux qui n'échappent qu'à un coeur comme le vôtre... Mais vous me serez utile, chère cousine, vous m'aidez à placer mon argent d'une manière qui ne soudoie ni l'oisiveté, ni l'intrigue, ni l'effronterie.

1065

MADAME MILVILLE

Dieu ! Oserai-je lui parler de mon frère !... J'attends le moment...

SCÈNE II

Vanglenne, Madame Milville, Un Domestique.

LE DOMESTIQUE

Monsieur, on était allé vous demander chez vous ; c'est Monsieur Mulson, qui voudrait absolument vous parler.

VANGLENNE

Ah ! Mulson l'agent de change ?... Cousine, permettez-vous que je le reçoive ici... Faites entrer.

1070

SCÈNE III

Vanglenne, Madame Milville, Mulson.

(Madame Milville s'assied dans un coin de la salle.)

MULSON (*étendant les bras*)

Qui l'aurait cru ! Vous en Europe ! Et tout le monde l'ignore ; on eût été au devant de vous, vous offrir nos services. Et pourquoi vous êtes vous caché, vous fait pour aller de pair avec tout ce qui brille ?

1075

VANGLENNE

C'est que je suis ruiné... J'ai fait naufrage.

MULSON

Ah ! Vous êtes bien revenu sur l'eau, à ce qu'il paraît.

VANGLENNE

On m'a tué dans ce pays-ci ; mais je ne m'en porte pas moins bien. Il est vrai cependant que j'ai failli à me noyer tout de bon.

MULSON

En sauvant votre personne, il n'y avait rien de perdu... La mer est bien avide, mais elle ne pouvait pas tout engloutir.

1080

VANGLENNE

Il me reste encore quelque chose pour moi et mes amis.

MULSON

Je le crois... Vous venez jouir ici de votre félicité au milieu de vos parents ?... J'ai à vous porter les salutations, les excuses, les respects de deux personnes qui vous sont liées par les noeuds du sang, et de plus fort attachées.

1085

VANGLENNE

Et qui donc, s'il vous plaît ?

MULSON

Monsieur et madame Dortigni... Honnêtes gens, braves gens au fond...
Je suis un de leurs principaux agents.

VANGLENNE

C'est donc vous qui leur avez dit que j'étais ici ?...

1090

MULSON

Eh ! Monsieur, j'ai eu l'honneur de vous reconnaître au premier coup
d'oeil, à l'instant où vous sortiez de chez eux... Vous n'êtes pas de ces
hommes qui ne laissent dans la mémoire qu'une faible impression...
Malgré l'habit que vous portiez, je vous ai reconnu... Votre crédit...

(Montrant Madame Milville.)

VANGLENNE

Mon crédit ? Connaissez-vous madame ?

1095

MULSON *(saluant)*

Je n'ai pas cet honneur.

VANGLENNE

Comment, vous ne connaissez point madame ?... Mais vous fréquentez
cependant la maison de Madame Dortigni ?

MULSON

Depuis quatre ans j'ai cet avantage, et presque tous les jours... J'y mange fréquemment.

1100

VANGLENNE

Et vous ne connaissez pas madame ?

MULSON

Non, monsieur... Je ne me rappelle pas d'avoir vu madame.

VANGLENNE

C'est sa soeur.

MULSON (*étonné*)

Quoi ! Monsieur Dortigni a une soeur ?... Madame permettez que je vous présente mon respect.

1105

VANGLENNE

Présentement, monsieur l'ambassadeur, achevez votre message.

MULSON

Je suis un peu interdit... Je sais tout ce qui s'est passé ; ils ont eu quelque tort avec vous...

VANGLENNE

Quelque tort !... Vous êtes très bien informé.

MULSON

Mais ce sont au fond d'honnêtes personnes, fort affables, dont j'ai lieu, ¹¹¹⁰
moi, d'être satisfait. Comme vous êtes d'un caractère facile et généreux,
vous oublierez quelques petites inadvertances.

VANGLENNE

Inadvertances !

MULSON

Oui, ils veulent réparer... On a des distractions à l'infini dans le monde.

VANGLENNE

Mais, quand Monsieur Dortigni reçoit un homme de la bourse, a-t-il des ¹¹¹⁵
distractions alors ? Commet-il beaucoup d'inadvertances ?

MULSON

Oh, non... Mais entre nous, il faut pardonner à Monsieur Dortigni, car il
n'est que l'aveugle agent des volontés de sa femme.

VANGLENNE

J'entends.

MULSON

De plus, il est très bien avec les gens en place. Il est fait pour aller loin... ¹¹²⁰

VANGLENNE

Je le crois de même... Il ira loin, comme vous le dites.

MULSON

Il ne faut jamais se brouiller entièrement avec ces hommes-là ; car on ne sait pas ce qui peut arriver dans la suite... On a vu... Vous savez...

VANGLENNE

Je vois que vous êtes venu ici pour préparer les voies d'accommodement.

1125

MULSON

Justement. Ils sollicitent la grâce de vous rendre une visite. La parenté, malgré quelques nuages, reprend toujours ses droits... Pourront ils vous voir sans que vous leur fassiez mauvaise mine ?

VANGLENNE

Vous savez comme j'agis avec tout le monde.

MULSON

Oh ! Sans doute... C'est ce que je leur ai dit, vous êtes bien le plus galant¹¹³⁰ homme que je connaisse... Ah çà, cela est donc arrangé ?... J'en suis content, charmé... J'espère, monsieur, vous proposer quelques affaires d'une solidité... Il y a une opération, dont je vous montrerai le tableau.

VANGLENNE

Nous verrons cela, monsieur Mulson.

(Haut.)

MULSON (*à part*)

Mais j'ai réussi à merveille, et le plus heureusement du monde. Je vais
donc leur porter l'agréable nouvelle de votre réconciliation. 1135

VANGLENNE

Oui, Monsieur Mulson.

MULSON

Ils y seront très sensibles, je vous assure.

VANGLENNE

Eh bien, je les attends.

(*À part.*)

(*En s'en allant.*)

MULSON

À merveille... Ils en seront enchantés, vous dis-je. Bon, tout va bien.
Quand je me mêle de quelque chose, cela réussit toujours. 1140

SCÈNE IV

Vanglenne, Madame Milville.

VANGLENNE

Ils oseront venir !... Cela est fort... En ce cas j'aurai mon tour...

MADAME MILVILLE

Mon cousin, bon et généreux comme vous l'êtes, je prendrai sur moi de vous supplier en faveur d'un frère assez malheureux déjà de méconnaître cette élévation de sentiments, qui est un don de la nature.

1145

VANGLENNE

Vous prétendez à toute force l'excuser ; cela est à sa place, et digne de vous : mais moi, je sais ce qu'il faut que je fasse.

MADAME MILVILLE

Mais l'effort d'une belle âme, d'une âme comme la vôtre.

VANGLENNE

Cousine, ce n'est pas moi qu'ils ont offensé, c'est l'infortuné caché sous l'habit que je portais ; c'est lui qu'ils ont outragé durement, inhumainement, et mon ressentiment est juste. De quel droit un homme accable-t-il son semblable du fardeau du mépris ?.... Pour un rôle éphémère que chacun joue ici bas en passant, et tandis que nous sommes tous égaux par la nature, la souffrance et la mort, le riche, du sein de ses jouissances que les lois lui assurent, au lieu de compatir du moins aux privations que le pauvre éprouve, le repoussera d'une manière injurieuse, l'outragera dans son infortune ? Non, ce pitoyable, ce cruel orgueil doit-être flétri, et l'amour de l'ordre exige aujourd'hui que l'insolent qui marchait sur la tête de son frère soit à son tour humilié.

1150

1155

1160

MADAME MILVILLE

Je ne prétends pas excuser sa conduite ; mais il eût peut-être fait dans la suite ce qu'il n'a pas fait d'abord.

VANGLLENNE

Quand le premier mouvement du coeur humain n'est pas bon, le second devient pire encore ; et la triste humanité n'a peut-être d'autre vertu que ce premier cri de la commisération, et de la pitié... Qui l'étouffe, est mort au bien. 1165

MADAME MILVILLE

Hélas !... Il y aura donc entre vous une séparation éternelle

VANGLLENNE

Oui, et de tout l'intervalle qui se trouve entre nos âmes. Je ne lui veux point de mal ; mais il m'est permis de rire de sa bassesse, et je retiendrai l'or qu'il couve des yeux, pour le placer dans des mains plus dignes de le recevoir. Voilà toute ma vengeance. 1170

MADAME MILVILLE

Ah ! Modérez votre indignation, je vous supplie... Les voilà.

SCÈNE V

Vanglenne, Madame Milville, Dortigni, Madame Dortigni.

MADAME DORTIGNI

Mon cher cousin, vraiment, vous êtes un aimable espiègle. Est-ce au Nouveau-Monde qu'on apprend ces jolis tours là ? Vous avez déployé l'imagination la plus originale, la plus riante... 1175

VANGLLENNE

Vous a-t-elle fait rire, madame ?

DORTIGNI

Vous avez très bien joué votre rôle.

VANGLENNE

Et vous, monsieur, vous ne vous masquiez point, n'est-il pas vrai ? Vous alliez à front découvert...

1180

DORTIGNI

Nous venons pour avoir l'honneur de vous saluer, et de vous offrir nos excuses.

MADAME DORTIGNI

Oui, malin, mais charmant.... Nous avons eu regret de ne vous avoir pas mieux accueilli ; et nous venons...

VANGLENNE

Mais ce n'est pas ici mon domicile, madame.

1185

MADAME DORTIGNI

Comment donc ?

VANGLENNE

Vous le savez, je demeure au Cadran bleu ; telle est l'adresse que j'ai eu l'honneur de vous indiquer.

MADAME DORTIGNI

Bonne folie ! Vous plaisantez encore ?

(Il s'éloigne, se jette dans un fauteuil, et prend un livre qu'il lit négligemment.)

VANGLENNE *(sérieusement)*

Je ne plaisante point, madame. Si vous voulez me rendre visite, c'est-là
que vous me trouverez, et que j'aurai l'honneur de vous recevoir. Ici,
vous êtes chez votre soeur. 1190

MADAME DORTIGNI

J'ai déjà vu la chère soeur ; elle nous a annoncé votre générosité ; je l'en
ai félicitée sincèrement.... Elle étonnerait de la part de tout autre ; mais
vous êtes l'homme inconcevable, unique. 1195

VANGLENNE

Je connais d'autres êtres plus inconcevables encore.

MADAME DORTIGNI *(s'assied à côté de sa soeur, et lui fait mille caresses)*

Je vous trouve le meilleur visage du monde, chère soeur, un air content,
satisfait.

VANGLENNE

Oui. Oh ! Cela ira de mieux en mieux, j'y compte bien.

MADAME DORTIGNI

Et les chers enfants ? 1200

VANGLENNE *(toujours dans un certain éloignement)*

Ils ont eu le temps de grandir depuis que vous ne les avez vus.

MADAME MILVILLE

Et les vôtres, ma soeur !

MADAME DORTIGNI

Ils se portent bien.

VANGLENNE (*toujours assis, brusquement*)

Vous avez des enfants, madame ?

MADAME DORTIGNI

Oui, cousin ; ils sont au collège.

1205

VANGLENNE

Vous ferez bien de les y laisser, madame. Croyez moi, ne les élevez pas vous-même.

MADAME DORTIGNI

Le cher cousin a encore un peu du ressentiment de l'aventure de tantôt.

DORTIGNI (*se levant*)

Nous avouons nos torts ; et si nous venons ici, c'est pour les réparer...
Je ne sais plus quel ancien a payé de même l'intérêt de son extérieur.
C'était un sage ; il n'y fut pas sensible.

1210

VANGLENNE

On lui fit, à ce que je me rappelle, scier ou fendre du bois.... On
l'employa du moins, et on le crut bon à quelque chose ; on ne le congé-
dia point.

DORTIGNI

Vous avez trop d'esprit, mon cher cousin, pour vous fâcher de cet oubli.
Les trois quarts de Paris y eussent été attrapés tout comme nous.

1215

VANGLENNE

Faites-vous l'éloge des habitants de la capitale ? Ils vous doivent un remerciement....

MADAME DORTIGNI (*à sa soeur*)

Chère soeur, faites qu'en ce jour la paix se rétablisse dans toute la famille.

1220

MADAME MILVILLE

C'est l'objet de tous mes vœux.... J'ai fait et je ferai tout ce qui fera en mon pouvoir pour que tout soit oublié.

(Après un silence.)

MADAME DORTIGNI (*après un silence*)

On dit que c'est un beau pays que la Guadeloupe, que son sol est fertile, que son climat est sain et agréable.... Les Anglais ne s'en sont-ils point emparés ?... Le cher cousin aime beaucoup la lecture, à ce qu'il paraît....

1225

(Il continue de lire.)

VANGLENNE

Je lis peu ; mais j'examine le front de l'homme... Ce livre-là n'est pas toujours agréable, il s'en faut ; mais il dit beaucoup, pour qui sait y voir.

MADAME DORTIGNI

Celui que vous tenez paraît vous occuper fort. Pourrait-on savoir ce que c'est ?... Est-ce une nouveauté ?... Il y en a peu d'agréables.

VANGLENNE

Je ne sais ; c'est un assemblage de vers.

1230

MADAME DORTIGNI

Des vers ! Des vers ! On ne voit que cela.

VANGLENNE

Je suis assez de votre avis ; je n'aime pas trop en général les vers... Mais dans ce tas de frivolités vides de sens, je viens de tomber par hasard sur une pièce qui me fait rire malgré moi.

MADAME DORTIGNI

Cela n'est pas malheureux. Qu'est-ce donc ?

1235

VANGLENNE

Épître à mon habit. Ce titre-là, d'abord, est d'un homme qui voit, qui sent. Cela ne ressemble point à ces épîtres à Flore, aux Zéphirs, à des filles d'opéra... J'aime ce titre... Épître à mon habit.

DORTIGNI

L'épître n'a pas fait fortune Je vous en préviens.... Je ne l'ai point vu citée comme un modèle.

1240

VANGLENNE

Il y a quelques bons ouvrages dans ce cas là mais enfin il se trouve un admirateur qui décide pour son compte....

MADAME DORTIGNI

Tout ce que dit le cousin est d'une vérité, d'une justesse surprenante, et je ne sais pourquoi vous voulez contredire des choses aussi lumineuses....

1245

(Prenant le galon de son habit.)

VANGLENNE

Ah, mon habit, que je vous remercie ! Ah, mon habit, que je vous remercie ! Que je vau^x aujourd'hui, grâce à votre valeur ! Je me connais ; et plus je m'apprécie, Plus j'entrevois qu'il faut que mon tailleur, Par une secrète magie, Ait caché dans vos plis un talisman vainqueur Capable de gagner et l'esprit et le coeur. Dans ce cercle nombreux de
bonne compagnie, Quels honneurs je reçus ! Quels égards, quel accueil !... Au^rprès de la maîtresse et dans un grand fauteuil... Je ne vis que des yeux toujours prêts à sourire. Toujours prêts à sourire ! J'eus le droit d'y parler, et parler sans rien dire. Parler sans rien dire ! Cette femme à grands falbalas... Cette femme à grand falbalas Me consulta
sur l'air de son visage. Ce que je décidai fut le nec plus ultra... On applaudit à tout ; j'avais tant de génie ! Ah, mon habit, que je vous remercie ! C'est vous qui me valez cela. Madame, chacun peut défendre son opinion. Voyons donc. Je ne me lasse point d'admirer ce début, cette exclamation pleine de vérité et sel. Qu'en dites-vous, monsieur
l'Aristarque ?.... Continuons. Dans un grand fauteuil à bras ; on le voit. Cela est d'une expression vivante.... Des yeux qui mentaient d'ailleurs.... Qu'importe ?... Le poète peint les dehors. Il y avait de quoi parler cependant ; il parlait probablement. Mais tel s'endurcit le coeur et les oreilles. Cela revient au même. Ah, ah, ah ! Je ne puis m'empêcher de rire. Je passe quelques vers. Oh ! Je l'apprendrai par coeur, cette pièce. Elle est semée de traits heureux, de saillantes vérités.

1250

1255

1260

1265

DORTIGNI

La connaissance du monde y manque.

VANGLLENNE

Ce marquis, autrefois mon ami de collège, Me reconnut enfin, et du premier coup-d'oeil Il m'accorda par privilège Un tendre embrassement 1270
qu'approuvait son orgueil. Ce qu'une liaison dès l'enfance établie, Ma probité, des moeurs, que rien ne dérégla... Ce qu'une liaison dès l'enfance établie, Ma probité, des moeurs que rien ne dérégla, N'eussent obtenu de ma vie, Votre aspect seul me l'attira. Ah, mon habit, que je vous remercie ! C'est vous qui me valez cela. La connaissance du 1275
monde !... Écoutez ceci, monsieur. On ne compte point ici de légères fredaines, tribut payé à la fougue de l'âge. Eh bien, monsieur, qu'en dites-vous ? Il n'y point là de faux brillant, d'enluminure, de bel-esprit, tel qu'en affectent des écrivains maniérés : c'est du bon, du solide esprit, de la raison, et c'est là ce qui fait vivre un ouvrage. Comment se nomme 1280
l'auteur de cette épître ?

DORTIGNI

Je ne sais pas, monsieur ; je m'occupe fort peu de ceux écrivent ou qui n'écrivent pas.

VANGLLENNE

Moi, je voudrais avoir le plaisir de faire sa connaissance, pour lui témoigner combien son bon sens me charme... Mais, monsieur, puisque la discussion est entamée, et que le champ est libre aux demandes et aux réponses, quel est, selon vous, le résultat de cette pièce ? 1285

DORTIGNI *(avec humeur)*

C'est qu'il faut, monsieur, s'accommoder aux moeurs reçues ; et puisqu'on n'a besoin dans le monde que d'un habit pour passer comme les autres, il ne faut point, par bizarrerie, se refuser à l'endosser.

1290

VANGLENNE

Voilà ce que vous avez dit de mieux. Et moi, monsieur, et moi je vais plus loin, c'est que, comme on n'a de beaux habits qu'avec de l'or, (et habit signifie ici, dans son acception générale, toutes les décorations extérieures qui annoncent un homme, comme ameublement, table, équipage, etc.) je soutiens qu'il n'y a rien de préférable à l'or ; qu'il n'y a que cela de désirable, d'estimable au monde ; qu'il faut sans pudeur être son esclave, tourner tous ses vœux du côté de la fortune, ne rougir d'aucune démarche basse ou honteuse, dans l'espoir même incertain d'en obtenir quelques parcelles : conséquemment je soutiens qu'il ne faut point communiquer avec celui qui n'a point d'or, qu'il faut être dur envers lui par caractère, insolent par principe. L'intérêt personnel ne calcule que ce qu'un homme peut rendre à un autre, et il doit voir comme s'il n'existait pas celui qui n'ayant point d'or, ne lui est bon à rien.

1295

1300

MADAME MILVILLE *(à part)*

Ah, Dieu ! Comme il s'enflamme !

1305

MADAME DORTIGNI

Quel affreux tableau vous venez de tracer ; monsieur... Non, ces monstres n'existent point...

DORTIGNI

Mais, monsieur ne veut faire ici assurément aucune application.

MADAME DORTIGNI

Oh ! Il est trop judicieux, trop honnête pour cela : mais pour dissuader entièrement le cher cousin, qui voit aujourd'hui l'humanité en noir, je prendrai sa défense. 1310

VANGLENNE

Vous, madame ?

MADAME DORTIGNI

Oui, monsieur ; et pour éloigner de votre esprit les nuages qui peuvent encore l'offusquer, j'oserai me citer en exemple.

VANGLENNE

Vous, madame ?... En exemple !... 1315

MADAME DORTIGNI

J'ai cru vous entendre, mon cher cousin. Permettez-moi de vous répondre. Tout ce que j'aperçois ici est à ma belle soeur ; vous la comblez de vos largesses ; le bien que vous lui faites n'excite en moi ni envie ni jalousie, je vous le proteste du fond de l'âme : au contraire, je jouis comme elle de son propre bonheur, et dans ce moment je ne veux, ne désire, ne demande, n'implore que son amitié et la vôtre. 1320

VANGLENNE

Vous aimez votre belle-soeur, madame ? Vous demandez son amitié, vous vous réjouissez intérieurement du bien que je lui ai fait, et que je lui prépare ? Vous voulez être son amie sincèrement ?

(Embrassant Madame Milville.)

MADAME DORTIGNI

Oui, mon cher cousin. Je l'aime, et je lui en donnerai des marques dans toutes occasions... Ne prenez pas, monsieur, les distractions, trop ordinaires dans le monde, pour de l'insensibilité. 1325

(Il sonne un domestique.)

VANGLLENNE

Vous l'aimez, et vous me l'assurez ? Ah ! Prenez garde ; je suis habile à lire sur les visages ce qui se passe au fond des coeurs... Si je me suis trompé, comme cela se pourrait, si en effet la sensibilité réside encore au fond de votre âme, et que vous n'ayez été égarée, comme vous le dites, que par les distractions du monde, les usages journaliers que le luxe commande, que le faste établit, j'oublierai tout ; j'en suis capable ; je reviendrai véritablement à vous et sans aucun ressentiment... Je ne suis, madame, ni injuste, ni vindicatif ; je sais qu'il y a des sentiments vertueux qui dorment en nous, sans être étouffés, et qui se réveillent, qui renaissent, quand les coeurs sont émus. Je sais qu'il ne faut jamais désespérer du coeur de l'homme, faible, mais bon, chez le grand nombre. Hélas ! nous avons tous trop besoin d'indulgence, pour ne pas apprendre à distinguer la faiblesse du vice, et l'erreur de la dureté... Je vais donc jouir de votre retour à la sensibilité, et il me sera bien cher... S'il est ainsi, tout sera oublié, et vous trouverez en moi un parent. Faites entrer. 1330 1335 1340

SCÈNE VI

Acteurs Précédents, Un Notaire.

(Le Notaire entre et donne un papier à Vanglennne.)

VANGLLENNE *(se levant)*

Voici une donation entière de mes biens, que je fais à ma cousine. Elle
est motivée parce qu'il y a de plus juste, l'amitié, l'estime, la reconnais- 1345
sance. Tout le monde saura ce que j'ai fait pour elle, et pourquoi je l'ai
fait. Je dirai à qui voudra l'entendre, la manière généreuse et noble dont
j'ai été accueilli dans ses humbles foyers ; et tout le monde, je pense,
m'applaudira. Il est licite sans doute de faire du bien à une parente ver- 1350
tueuse, sur - tout lorsqu'elle est veuve, et qu'elle a des enfants à élever ;
mais comme j'ai réfléchi que la chicane s'attachait à tout, bouleversait
tout, dévorait tout, que l'on cassait les actes des vivants lorsqu'ils
étaient morts, j'ai cherché la forme de donation la plus entière, la plus
complète, la plus inviolable. J'ai appris qu'un contrat de mariage réunis- 1355
sait tous ces points divers, et j'ai jugé à propos de faire dresser un tel
acte.

MADAME DORTIGNI *(à part)*

Ô dépit, ô rage ! Voilà ce que je redoutais... Contraignons-nous.

VANGLLENNE *(s'avançant vers Madame Milville)*

Madame, nos âmes se connaissent ; elles doivent désormais être unies
l'une à l'autre... Je vous offre ma main... Voici le moment que je vous ai 1360
annoncé tantôt, et la manière de mettre le porte-feuille en communau-
té... Gardez-le, ou daignez signer.

MADAME MILVILLE

La surprise m'a ôté la voix... Ah, mon bienfaiteur, vous méritiez une
femme plus accomplie que moi... Ne pouvons-nous vivre sous les lois de
l'amitié ? Voilà ce que vous m'aviez promis. 1365

VANGLENNE

Je comptais vivre ainsi avec vous, chère cousine ; mais la calomnie, cette ennemie irréconciliable des mœurs les plus chastes, ne tarderait pas à souiller la pureté de notre amitié, et elle y supposerait des liens qui nous déshonoreraient... Je veux la faire taire... J'aspire enfin à m'unir à un coeur que je suis bien sûr d'estimer à jamais.

1370

MADAME MILVILLE

Vous m'avez choisie... Je vous dois tout... Eh bien ! Je donne un père à mes enfants.

VANGLENNE

Oui, je vous le jure, et j'en atteste le ciel et l'honneur.

MADAME DORTIGNI (*à part*)

Je me sens suffoquée... J'étouffe... Comment dompter ?...

VANGLENNE (*signant après Madame Milville*)

Notre hôtel n'en fera plus qu'un.

1375

MADAME MILVILLE (*avec sentiment*)

Ainsi que nos coeurs...

MADAME DORTIGNI (*à part*)

Je vais m'évanouir, je le sens...

VANGLENNE

Allons, madame, voilà le sceau éternel de la réconciliation, elle sera entière de mon côté : que la joie triomphe aujourd'hui, que tout autre sen-

timent s'efface... Signez le bonheur de votre soeur et le mien.... Tenez, 1380
prenez, voilà la plume ; et vous, monsieur, après, s'il vous plaît.

(Approchant de la table.)

*(Elle grincera des dents, jettera un cri de rage étouffé, et tombera sans connais-
sance.)*

MADAME DORTIGNI *(prenant la plume)*

Ah ! De tout mon coeur. Pourrai-je me vaincre ?... Essayons. Ah ! Dieu !
Je n'en puis plus... Je me meurs...

(Elle appellera.)

MADAME MILVILLE *(jetant un cri)*

Est-il possible !... Il faut du secours.

DORTIGNI

Elle est quelquefois sujette à ces accidents-là.

1385

MADAME MILVILLE

Elle ne revient point.

(On l'emmène évanouie ; son mari et Madame Milville la suivent.)

(Seul.)

VANGLLENNE *(froidement)*

Qu'on la transporte. Femme cruelle et lâche ! Tu n'étais pas même digne
de ma vengeance... Je la regrette... Oublions, dans le sein de l'amitié,
qu'il existe des coeurs à ce point insensibles et envieux.